

530 P42C

vendredi 19 mars 1937.

seizième année, n° 52

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

publication hebdomadaire

un an : 75 frs ; six mois : 40 frs

le numéro : 2 frs

23 MARS 1937

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices du

CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le bon sens belge

Libres propos...

Philippe II

En quelques lignes...

Lettre d'Amérique

Le « yourodivy » russe

Le Père Yvon, bon capucin des Terreneuvas et pêcheur d'hommes

Le message de saint Jérôme

Lectures.

Henri GOFFINET

TESTIS

Léon-E. HALKIN

* * *

Hilaire BELLOC

Comte PEROVSKY

Fernand DESONAY

Dr Denys GORCE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

7-8-8

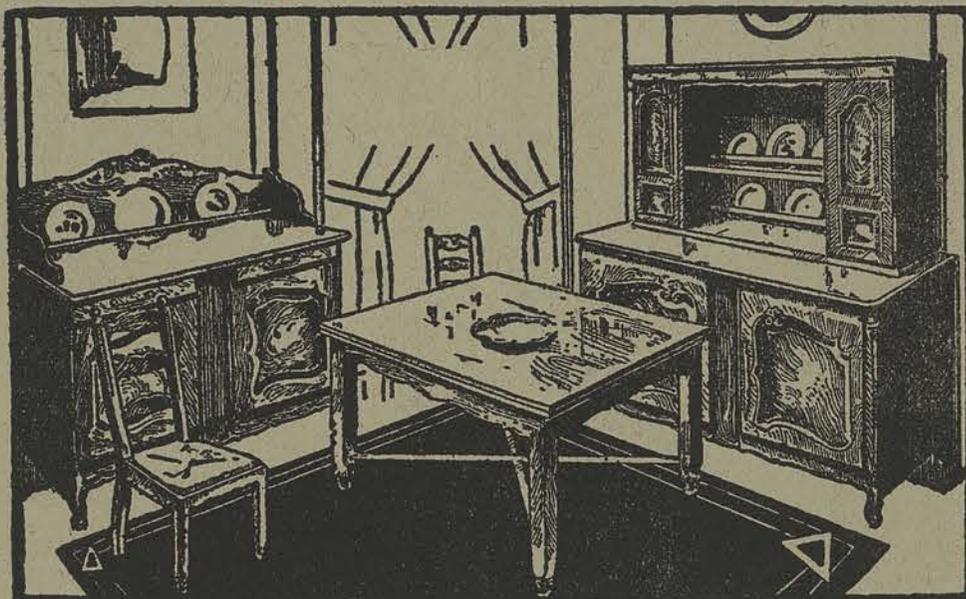
unijob

meubles
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ongrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulnoe.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.88.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.83.58

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines pour Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sargent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglés, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS,
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

11 8

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

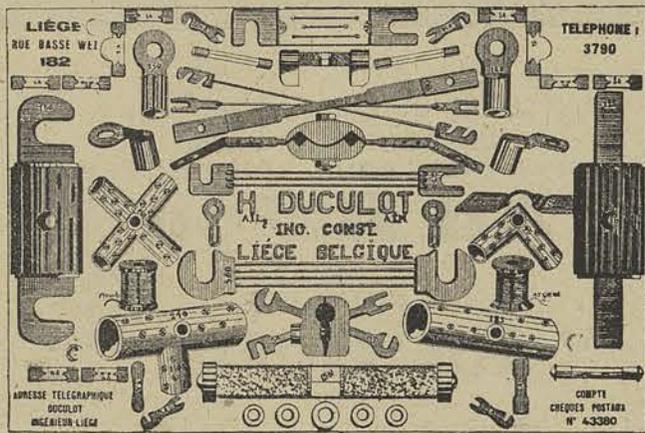
SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laven, LIÈGE

Fondée en 1892.

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;
- S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture adhésive inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



**CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,
ANTHRACITES ET BOULETS**
DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ

Nestor Bodart, à Blandain

Téléphone 495 (TOURNAI)

Gros

Détail

**LES PRODUITS REFRACTAIRES DE
GAND E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post: 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

**CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
EN TOUS GENRES**

Installations de manutentions mécaniques

A. JAURET

CONSTRUCTEUR

COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

**SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique
Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OOUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :
BRUXELLES
31, avenue du Boulevard

Adresse privée :
GAND
5, plaine St-Pierre

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
Baignoires,
Distributeurs, etc.
MÉTAUX
Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS

Téléphones 427-1427

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
concernant les installations sanitaires.

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

Appareils Sanitaires EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

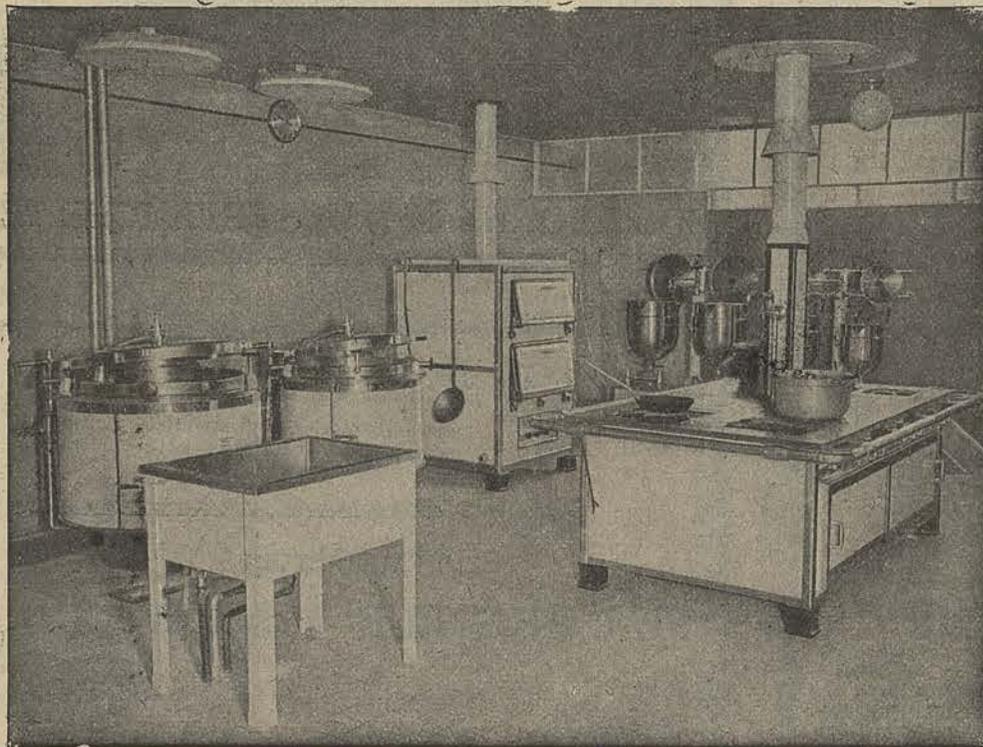
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège social :

55, Cantersteen, Bruxelles

Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège

Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale

Jociste. Etc., etc.

Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY
Tél. 833

Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Etablissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

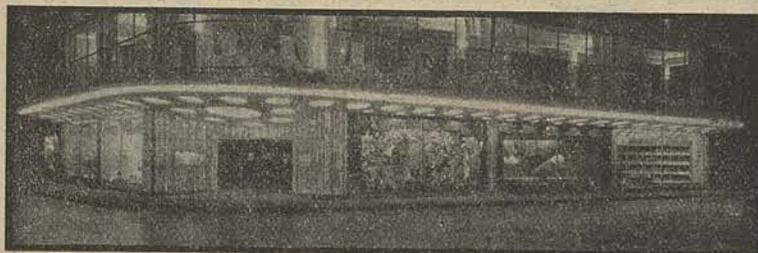
Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

Couleur émail LAMELAG
TOUT POUR LA PEINTURE

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, bateaux (avec distribution eau chaude), Réchauds, Cuves cuivre à bouillir linge, Chaudières tubulaires (pour chauffage central et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIEGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

— MAISON —

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

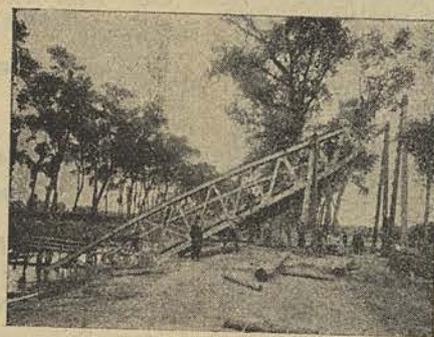
A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

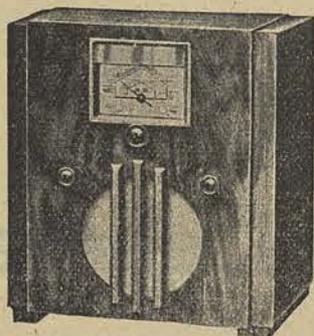
SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



LA PREMIÈRE

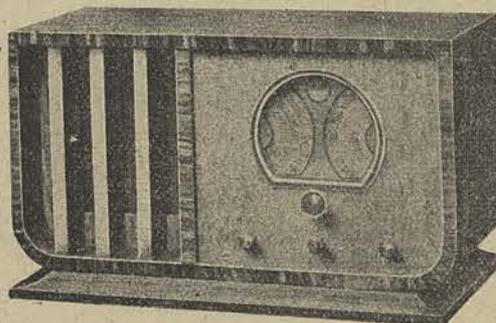
DES MARQUES BELGES



A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ
A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

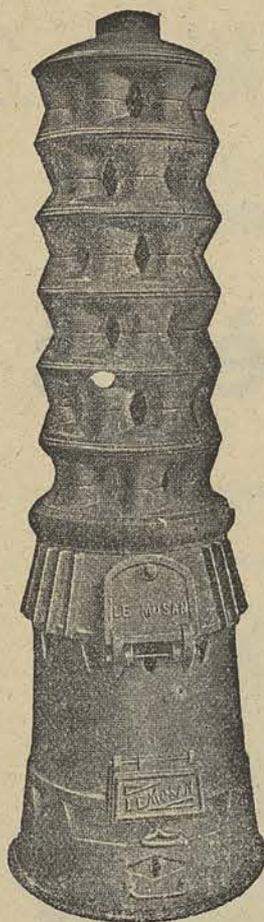
Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
■ HUY (Belgique)

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1863 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

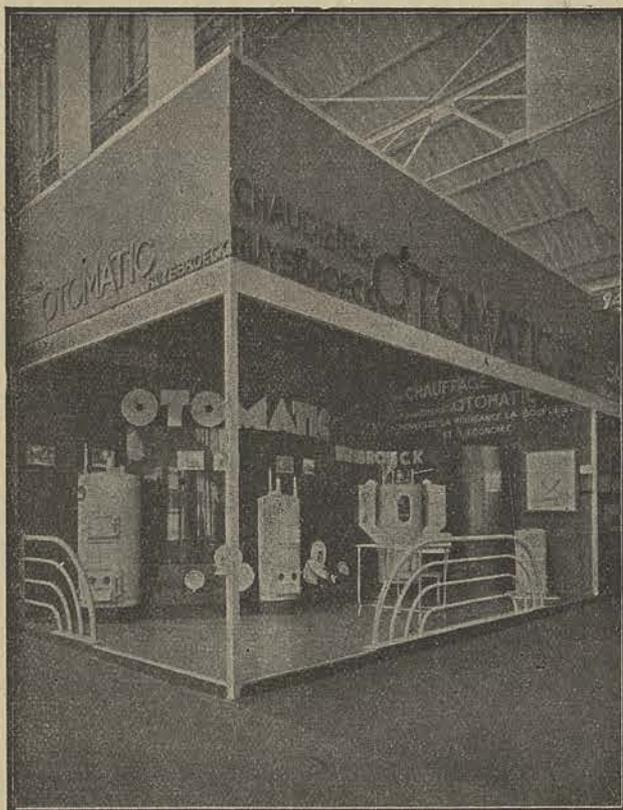
Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (8 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S⁶ A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

La revue catholique des idées et des faits

Le bon sens belge
 Libres propos...
 Philippe II
 En quelques lignes...
 Lettre d'Amérique
 Le « yourodivy » russe
 Le Père Yvon, bon capucin des Terreneuvas et pêcheur d'hommes
 Le message de saint Jérôme
 Lectures.

Henri GOFFINET
 TESTIS
 Léon-E. HALKIN
 * * *
 Hilaire BELLOC
 Comte PEROVSKY
 Fernand DESONAY
 Dr Denys GORCE

LE BON SENS BELGE ⁽¹⁾

Vous savez, vous qui le connaissez, combien il est difficile de résister à l'abbé van den Hout. Aussi, quand, au nom des Conférences Cardinal Mercier, il m'a demandé de vous parler du « Bon Sens belge », il triompha très aisément de ma résistance. Je serais ingrat envers vous si je n'ajoutais qu'ayant conservé la mémoire de l'accueil si chaleureux que vous avez bien voulu me faire il y a cinq ans, je me sens en vérité tout heureux à la pensée de renouveler une expérience qui serait redoutable sans votre bienveillance, mais dont j'ai gardé avec le plus charmant souvenir quelque intime et secrète vanité dont vous portez la faute. Malgré tout, il me paraît de plus en plus audacieux de vous parler du bon sens belge. Comme si personne savait ce qu'était le bon sens! Je me suis même pris à me demander si de former le dessein d'en parler *ex cathedra* n'était pas le signe certain que j'en étais totalement dépourvu. Téméraire et sottise entreprise où je me suis lancé de vous parler une heure durant de ce que peut-être je n'ai jamais connu! Mais je me suis rappelé ce trait d'un aussi prestigieux orateur que spirituel causeur, que nul de ceux qui l'ont entendu, ne fût-ce qu'une fois, n'ont jamais pu oublier, M. Jules Le Jeune :

« Vers 1860, me contait-il un jour, il me fut proposé une chaire d'économie politique, avec les plus flatteuses instances. Je répondis que sensible à l'honneur, je l'accepterais volontiers, mais qu'il y avait peut-être une difficulté : c'est que je ne savais pas le premier mot de l'économie politique. — Qu'à cela ne tienne, me répondit-on, vous aurez deux mois de vacances pour l'apprendre. — C'était péremptoire. Hélas! après deux mois, les plaisirs de la campagne, de la pêche, de la chasse, des entretiens familiers n'avaient laissé nulle place à l'étude. Je n'avais pas avancé d'un pas. Comme il fallait pourtant m'exécuter à l'ouverture des cours, le génie de la nécessité m'inspira; et j'enseignai dès lors, avec une profonde et trop compréhensible conviction, qu'il n'y avait pas d'économie politique. C'était tout un programme. Je ne me doutais pas alors, ajoutait-il avec un fin sourire, de la portée de ma découverte, ni que j'étais un précurseur,

et qu'une école viendrait qui enseignerait cela, mais gravement. »

Rassurez-vous : M. Le Jeune en savait, je crois, plus qu'il ne voulait le dire, mais il le savait à sa façon; et ses disciples, en tout cas, furent ravis par une série de causeries charmantes, virevoltantes et pleines d'aperçus ingénieux.

Je me suis demandé un moment si je ne pouvais pas m'autoriser de cet illustre exemple, et prendre pour thèse de ma conférence que le bon sens n'existe pas... Cela simplifierait mon travail. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser des arguments à foison, à la Chambre, au Sénat, dans les salles de meetings. Mais j'ai dû reconnaître bientôt que le bon sens existe parfois puisque j'ai eu celui de comprendre qu'il me faudrait l'inimitable tour d'esprit de Jules Le Jeune pour mener à bien la gageure. Me voilà donc, malgré ma tentative d'évasion, implacablement remis le nez sur mon sujet. Vainement j'ai tenté d'évoquer l'esprit ailé que j'ai connu dans ma jeunesse; l'aimable mais irrésistible volonté de mon respectable et sympathique ami l'abbé van den Hout triomphe et me courbe sur ma tâche.

Il existe une sorte de bon sens, que beaucoup de gens de très bonne foi s'imaginent être le seul, et qui se confond avec ce qu'on nomme l'esprit pratique — entendez le souci avisé des intérêts matériels. C'est celui de Sancho Pança, très réel; car il y a folie manifeste à combattre les moulins à vent, à dédaigner les avantages matériels qu'on peut honnêtement se procurer : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit de pain, et l'argent pour le bien employer est légitimement, parfois même, obligatoirement désirable. Ce qu'il faut dénoncer comme une aberration, c'est l'état d'esprit, assez répandu de tout temps chez nos compatriotes, très répandu partout de nos jours, suivant lequel l'homme, qui, en dehors de l'esprit de devoir bien entendu, et au delà des nécessités familiales, sacrifie sa vie à ses intérêts matériels ou à la poursuite des honneurs, est homme de sens et son prototype, alors qu'il n'est qu'un pauvre fou, qui délaisse la proie pour l'ombre, qui sacrifie à l'illusion d'un bonheur chimérique la réalité des hautes et pures joies de la pensée, du cœur et de la contemplation. Il s'impose pénitence de la vie entière; cette pénitence dont Péguy disait qu'il la faut haïr, quand elle n'est pas chrétienne.

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier et des Grandes Conférences littéraires.

Nous rencontrons un peu plus haut un autre genre de bon sens qu'on attribue souvent, et avec raison, à nos compatriotes. Il consiste à choisir d'instinct, entre toutes les solutions d'un problème, la solution moyenne, en évitant, comme la plus évidente manifestation de folie, les solutions extrêmes. C'est le système auquel on a donné le nom flamand de *middelmatisme* et qui a pour devise les mots bien connus *half en half*. Edmond Picard traduisait pittoresquement en disant : « *Trop is te veel* ». Eh bien, je n'hésite pas à dire que cet instinct belge de la moyenne mesure est vraiment un instinct de bon sens : il est certain qu'à priori l'opinion la plus extrême a le plus de chances de s'écarter de la vérité ; c'est une loi des probabilités, que les astronomes par exemple utilisent dans leurs observations. L'opinion extrême est généralement celle qui ne tient compte que d'un seul ordre de considérations ; comme les problèmes de la vie sont généralement complexes, il y a chance de moindre erreur dans l'opinion moyenne.

Ce serait très bien, toujours, si dans certaines questions — les plus hautes — il n'y avait un ordre de considérations qui devait primer nécessairement, éclipser toutes les autres, comme par exemple dans les questions politiques, la défense nationale ; comme dans les questions religieuses, le souci de l'âme. Déplorable bon sens par conséquent que celui qui consiste à faire la moyenne entre l'opinion de ceux qui prétendent à une défense nationale pleinement efficace et ceux qui ne veulent pas de défense nationale du tout. Déplorable bon sens encore et davantage d'admettre qu'il faut de la religion, mais qu'il n'en faut pas trop, et qu'il est sage, comme nous le faisons presque tous, d'organiser sa vie, de telle façon qu'elle soit à moitié sage pour le cas où Dieu existe, et resterait à moitié sage si Dieu n'existait pas. En matière religieuse ce qu'on appelle trop souvent le bon sens, c'est tout simplement la médiocrité, l'inintelligence : ce sont les solutions faciles, commodes et, passez-moi le mot, bêtes, apportées aux questions les plus hautes. En ce domaine il n'y a de sagesse que dans l'excès, mais dans le bon sens... c'est le cas de le dire. Et voyez comme la sagesse du langage est profonde : le *bon sens*. Il est à sens unique. C'est la bonne direction qui importe seule.

Le bon sens, au fond, c'est l'intelligence, et je dirai volontiers la qualité suprême de l'intelligence — puisqu'il consiste à conclure justement d'innombrables considérations que pose la complexité de la vie, à garder en tout la juste mesure, et à savoir bien hiérarchiser les points de vue qui s'opposent. Il y a des gens et ce sont précisément les gens de bon sens, qui ont cette rare faculté de voir d'instinct, de sentir sans longs raisonnements où est la vérité. Ce bon sens se rapproche très fort de la faculté d'intuition, qui constitue je crois fréquemment le génie. Le propre du génie consiste à devancer le raisonnement en forme : le propre du génie c'est de pressentir la vérité. Le bon sens aussi est une sorte d'intuition, et c'est pour cela qu'il est une des plus hautes facultés de l'esprit quand il s'applique aux grands problèmes. Il a ceci pourtant de particulier, qu'il s'oppose aux qualités brillantes et originales : il demeure modeste, son domaine n'est pas la découverte transcendante, mais le jugement sûr. Il est singulièrement aidé, rendu clairvoyant par la simplicité du cœur, par cette humilité raisonnable qui fait confiance à la sagesse collective de l'humanité ; qui se rend compte que la lumière de l'expérience, de la sagesse des siècles, et plus simplement de nos aînés, ne doit pas être méprisée. Je dois avouer, quel que soit mon désir de ne dire à tous que des choses aimables, que ce bon sens-là n'est pas toujours la première qualité de nos jeunes et bruyants réformateurs. Les aînés, en revanche, manquent parfois de la sagesse de savoir faire en temps utile la place légitime aux jeunes...

Le bon sens est humilité, simplicité, parce qu'il n'y a rien de plus raisonnable, ni de plus clairvoyant que l'humilité. A quelque rang qu'un homme soit parvenu, quelque talent, quelque gloire qu'il se soit acquise, il se rapetisse, il se rend un peu ridicule — je n'en excepte pas les plus grands, — quand il croit comme on dit que « c'est arrivé » ; quand il ne comprend pas que toutes les supériorités, de quelque ordre qu'elles soient, sont relatives, conventionnelles, basées sur quelque règle d'un jeu social assez arbitraire, ou sur quelque talent particulier, que le hasard a mis en vedette, payé souvent au reste par de déplorables déficiences, et qu'en tout cas, toutes les distinctions et inégalités humaines sont en soi bien peu de chose, bien fragiles, et que c'est par imperceptibles degrés, presque insensibles et continus qu'elles descendent jusqu'aux derniers bas-fonds de l'espèce humaine. Croire que c'est arrivé, prendre des grands airs, cela révèle infailliblement la sottise. Exercer un doux scepticisme à l'égard de soi-même, c'est la sagesse.

M. André Maurois a dit, paraît-il, que l'humour était de l'esprit contre soi-même ; je n'admets pas la définition, trop étroite, et trop haute pour l'humour, car cet humour-là — supérieur — révélerait un singulier bon sens un peu gâté, peut-être, par le désir secret de briller. C'est pourquoi j'admire davantage la douce et silencieuse ironie avec laquelle un homme arrive à se considérer soi-même et ses faiblesses, sans drapé, sans fard, et il semble qu'il n'y a pas de plus vraie satisfaction d'esprit, et qui ne doit rien à personne, que le sourire amusé, intérieur, où nous ne sommes en spectacle qu'à nous-mêmes, et avec lequel nous parvenons parfois à nous regarder de haut en bas. Remarquez en effet que l'orgueil de la supériorité, l'orgueil de ses propres dons, si étrange que cela paraisse, consacre une humiliation du moi, puisqu'il s'admire et qu'il s'étonne lui-même ! Le moi pensant, réfléchissant considère alors de bas en haut, en inférieur, le moi réfléchi, ses qualités, ses avantages. Il n'est qu'un parvenu qui s'étonne encore de sa fortune, et qui s'épanouit dans ses meubles... Nous extasier sur nos qualités, c'est la preuve qu'elles nous sont bien accidentelles ; nous admirer nous-même, c'est en toute vérité humilier notre moi connaissant, le plus intime, le plus vrai, le plus conscient, devant l'autre ; c'est abaisser le maître devant son bien, l'homme naturel devant le fantoche habillé, maquillé ; c'est, en tout cas, abdiquer son moi juge devant son moi justiciable. Non, je ne connais pas de satisfaction plus grande d'esprit, de plus vraie supériorité, que de découvrir en soi-même ses ridicules, ses vanités, ses traits de personnage de comédie, et de s'en amuser doucement — comme je voudrais faire en ce moment... Je laisse à votre sagacité le soin de deviner pourquoi...

Le bon sens enfin, c'est son plus beau titre, ne va pas sans délicatesse du sentiment. La finesse de sentiment, c'est une finesse d'intelligence, en bien des matières. Ce qu'il faut dire ou ne pas dire, c'est le tact, c'est un sentiment qui le dicte ; les approches d'un impair, c'est souvent le sentiment qui en avertit. Et puis, Mesdames et Messieurs, l'on ne comprend rien aux hommes ni à leurs actes, sans bonté : c'est ma profonde conviction.

Je ne sais si vous en êtes frappés comme moi, mais la méchanceté, les jugements impitoyables et sans nuance portés contre les défaillances du prochain, et surtout le mépris sûr de lui et sans réplique, sont le plus souvent manifestés, du moins c'est une impression grandissante en moi, par les plus parfaits imbéciles. Si l'homme d'esprit sait faire saillir les ridicules, égratigner les vanités, il ne blesse jamais l'honneur, ni ne méprise jamais à fond. Et, si par extraordinaire vous découvrez la méchanceté chez un homme très intelligent par ailleurs, vous pouvez être sûr qu'il lui manque quelque chose, pas seulement au cœur mais

dans l'esprit, et sur un point très important : l'intelligence de la nature humaine et de son propre cœur. Il ne comprend rien en effet ni aux autres ni à lui-même, il ne s'est jamais sondé le cœur ni les reins, celui qui se croit, mais là, vraiment, au-dessus des faiblesses des autres, et des pires, sans l'appui des circonstances, par sa propre hauteur, par sa propre vertu. Le pauvre homme!

Vous savez comment agissent généralement les plus impitoyables censeurs; ils ont des trésors d'indulgence pour les fautes admises par le monde; mais lâchement, oui rien n'est plus lâche que l'homme sans tache apparente, bien à l'abri sous son plastron immaculé, s'acharnant sur un taré, quand ce n'est pas simplement sur un suspect malheureux. Oui, se mettre dans le sillage de l'opinion du monde et de ses mépris, mendier honteusement ainsi un brevet d'intégrité ou d'honneur, frapper celui qui gît à terre sans défense et le meurtrir, donner du talon dans ses blessures, le piétiner le sourire aux lèvres : eux qui n'ont rien à craindre — ce n'est pas beau, ce n'est pas généreux, ce n'est pas fier!

Instinctivement, par contre, vous en connaissez, Mesdames et Messieurs, certains autres qui devant les défaillances font entendre une parole de ménagement, cherchent à trouver quelque excuse, nuancent les fautes, contredisent doucement les affirmations tranchantes, savent apporter mesure et tempéraments à leurs jugements. Ils ont du bon sens, parce qu'ils ont de la bonté. Rien de plus consolant en ce monde que l'assimilation, que l'indivisibilité, pourrait-on dire, de l'intelligence et de la bonté, dans les jugements portés sur les hommes.

Le bon sens belge est fait pour une grande part de bonté. Nous pouvons le dire entre nous, le Belge a le caractère bienveillant; le cœur généreux; voyez quelle bonhomie cordiale, quelle affectueuse simplicité règne chez les gens du peuple, tant Flamands que Wallons, avec leurs nuances de caractère, cela va sans dire, dans la forme. Je crois le connaître ce peuple, car partout où j'ai vécu, où j'ai passé dans notre pays, je l'ai aimé ce peuple, j'ai senti je ne sais quelle cordialité chaude en lui, sous la rudesse et la vulgarité du langage, pour peu que, d'un seul mot parfois, on sache trouver le chemin de son cœur.

Je n'ignore pas, bien entendu, combien de mauvaises excitations fermentent dans la classe ouvrière; je ne la crois pas absolument incapable, pas plus qu'une autre, sous l'empire de ces excitations étrangères, ni de haines, ni peut-être des pires forfaits; pas plus que je ne méconnaissais l'accueil favorable, disons enthousiaste, d'une partie de la classe moyenne, dont au reste certains griefs sont parfaitement légitimes, aux campagnes d'accusations, dont l'ampleur, la virulence et souvent l'injustice étaient inouïes jusqu'ici en Belgique; j'avoue qu'il me semble quelquefois qu'une partie de notre peuple ait perdu le bon sens, — les partis politiques au reste, — je n'en excepte, hélas! pas un — ayant tous, d'une façon ou d'une autre, donné l'exemple, la palme revenant bien entendu comme il arrive toujours, aux redresseurs des torts — mais je suis sûr qu'il ne peut y avoir là qu'une maladie passagère. Non, l'on n'aime chez nous ni les excès sanglants, ni les abus d'autorité, ni les dénigrement personnels, ni les abus de langage, ni les calomnies, ni les accusations, cela n'est pas dans notre caractère, ni dans notre sang.

Le Belge a toujours aimé la modération, la justice et la bienveillance. Oh! je connais l'objection! je sais qu'on va me dire : vous oubliez donc les furieuses luttes civiles, cruelles et sanglantes, entre patriciens et métiers dans nos villes au Moyen âge... Episodes sporadiques d'époques rudes, qui ne furent épargnés à aucun peuple énergique; et fruits d'une mutuelle incompréhension. Or, quels que soient les défauts de notre régime moderne, il faut reconnaître que cette incompréhension des classes a pris fin, j'oserai dire depuis des siècles; il y a des siècles

qu'il n'y a pas de haine de classes en Belgique; il n'y en a plus surtout depuis la guerre; il n'y a pas de haines linguistiques, malgré certaines apparences; il n'y a presque plus de haines religieuses. Un désir sincère de comprendre les besoins, les aspirations de tous nous anime. La haine entre nous n'est pas possible, savez-vous pourquoi surtout? Parce que nous nous sentons tous exposés aux mêmes périls. Les régimes qui seraient fauteurs de la guerre civile, en notre pays, sont régimes d'importation étrangère. Croit-on sérieusement qu'ils aient chance de prendre racine dans notre sol? Mais il ne faudrait pas s'endormir dans une sécurité béate, ni méconnaître l'urgent besoin du rétablissement, je ne dirai pas de l'autorité de l'Etat — il n'en a peut-être que trop — mais de l'autorité morale des pouvoirs publics, de tous les pouvoirs publics.

Instinct de moyenne mesure, sens extrêmement avisé des affaires qui n'excluent pas le souci de l'idéal, ni même le mysticisme, le bon sens belge se révèle surtout par nos traditions.

Heureux les pays où l'on ne rompt pas avec la tradition, où l'on comprend — comme les Anglais chez qui les révolutions mêmes ne sont pas des ruptures — où l'on comprend la force que donne à n'importe quelle institution le prestige que donne à n'importe quelle coutume une longue antiquité! Trois traditions séculaires : la monarchie, les libertés et le catholicisme — sont là pour témoigner du bon sens supérieur de notre peuple.

* * *

Si l'histoire de Belgique n'a longtemps consisté que dans le récit presque exclusif des révoltes de nos pères contre le pouvoir, c'est que la vie d'un peuple, comme celle d'un homme, se jalonne par les cataclysmes, les deuils, les drames qui ont traversé son existence. Toutefois la vie d'un peuple ou d'un homme ne se compose pas que de catastrophes. Il faut donc réagir contre cette idée, que nos pères auraient vécu en état de rébellion constante contre « leurs princes naturels » comme ils disaient, exprimant ainsi leur fidélité, leur fierté de n'obéir qu'aux légitimes héritiers de leurs vieux princes nationaux. Et sous le règne des archiducs notamment, comme sous celui de Charles de Lorraine, les Belges s'essayaient, semble-t-il, aux sentiments qui devaient les animer quand ils posséderaient une dynastie et des souverains bien à eux. Ces sentiments étaient, comment dirais-je? dans la pente de leur naturel.

Vous le savez, les constituants de 1830 voulurent beaucoup moins *conférer* des pouvoirs à la monarchie, que les *limiter*, par une réaction naturelle, aux abus de pouvoir du roi Guillaume. Le principe de la Constitution n'est pas : le roi peut faire ce qui n'est pas défendu par la charte, mais le roi n'a d'autres pouvoirs que ceux qui lui sont formellement attribués par la constitution. « On voit, disait Léopold I^{er}, que la monarchie n'était pas là pour se défendre. » Toutefois l'esprit du pays était demeuré monarchique; et ceux-là mêmes des représentants de la nation qui auraient eu des tendances républicaines comprirent que la république n'était pas viable; ils se rappelaient 1790, et le lamentable effondrement de notre premier essai d'indépendance. Il ne fallait qu'ouvrir les yeux pour se rendre compte que sauf en France (et encore le vieux Talleyrand ne croyait guère à la viabilité du nouvel Etat), partout même — en Angleterre avant l'élection du prince Léopold, mais surtout dans les empires absolutistes, — notre révolution ni notre indépendance, ne jouissaient d'aucune sympathie. Nos constituants comprirent l'utilité, la nécessité d'un parrainage royal, pour se faire admettre dans la famille des nations indépendantes.

Ils ne croyaient pas encore à la nécessité du « tuteur royal », suivant la juste et pittoresque expression de mon cher et si éminent ami le comte Louis de Lichtervelde, mais il leur fallait un

parrain, devant la vieille Europe, qui la rassurerait contre le développement du virus révolutionnaire; car les puissances absolutistes, les hommes d'Etat de l'école de Metternich considéraient le régime extrêmement libéral établi par la Constitution comme une sorte de radicalisme et de jacobinisme abominables.

Or, Léopold I^{er}, non seulement ne déçut pas les espoirs qu'on avait mis en lui, mais il les dépassa, comme vous savez, respectant pourtant scrupuleusement la constitution jurée, dans sa lettre et dans son esprit, avec une loyauté parfaite. Il comprit très vite que la part faite au roi n'était pas si réduite qu'elle lui avait paru d'abord; que prudent, adroit, intelligent comme il l'était, jouissant par ses relations de famille, et ses capacités diplomatiques, d'un grand prestige international, il jouirait bientôt aussi et de plus en plus dans l'Etat d'une incomparable autorité morale. C'était un temporisateur, le marquis peu à peu, comme l'avait appelé le Régent d'Angleterre, et capable d'user comme pas un de la supériorité du pouvoir permanent sur ceux qui passent, ce pouvoir capable d'attendre, de remettre, de temporiser; d'obtenir dans dix ou vingt ans ce qu'on lui refuse aujourd'hui. Et pourtant quelque clairvoyant qu'il fût, non je ne crois pas qu'il ait pu deviner l'avenir — ni quelle gloire était réservée à sa descendance, ni quelles profondes racines sa dynastie enfoncerait dans le sol national. Il ne pouvait prévoir dans toute son ampleur l'étonnante action de Léopold II, ni la prodigieuse réussite de son œuvre coloniale, l'un des plus extraordinaires tours de force politiques de tous les temps, la conquête d'un empire, sans verser le sang, par la pure intelligence, de loin, à l'autre bout du monde, sans que le conquérant ait jamais mis le pied sur sa conquête, sans qu'il ait jamais daigné la toucher de sa main : ce triomphe inouï de l'intelligence et de la ténacité de son fils, notre premier roi ne pouvait le prévoir. Il ne pouvait prévoir le déroulement tragique de la guerre, l'immensité du service rendu à la civilisation occidentale par son deuxième successeur, et s'il pouvait pressentir de son descendant une attitude de loyauté et de courage, il ne pouvait en prévoir toute la beauté, ni l'immense gloire qui en rejaillirait, ni le culte qui en naîtrait pour la dynastie dans le cœur de la nation.

Lui, Léopold I^{er} avait d'abord accepté la couronne, par ambition certes, par conscience surtout, mais sans attachement sentimental au pays. Ce ne fut qu'après l'épreuve de 1848 que l'affection sembla naître en lui pour son peuple fidèle. Léopold II, au contraire, est enfant du pays, et montant sur le trône sa première parole est de se déclarer « premier roi des Belges auquel la Belgique ait donné le jour ». Il a une activité, des préoccupations plus exclusivement nationales que son père; il n'a pas la même haute situation européenne; il n'a d'ambition que par et pour la Belgique. Il n'est pas un sensible... Qu'en sait-on pourtant? Je n'en crois rien, pour ma part. Mais il est très grand seigneur, d'aspect distant, hautain, et je le revois en ce moment superbe avec sa haute taille, sa marche claudicante appuyée sur sa canne, sa barbe blanche; je vois son geste, j'entends sa parole lente, grave et nette, qu'il déroulait avec une majesté et une courtoisie louisquatorzième. Ah! je me rappelle, je me rappelle mon enfance et ma jeunesse! et combien je devais faire effort pour cesser de le regarder! Il n'avait rien sans doute de ce qu'il faut pour être populaire; il méprisait la popularité, satisfait de servir, d'assurer sa gloire posthume; même à la fin son sentiment se transforme, hélas! il tourne au mépris de l'opinion : il y a torts partagés de son peuple et de lui, et il meurt s'enveloppant comme d'un linceul dans sa hautaine impopularité, mais grand, imposant, noblement et chrétiennement. Quelle revanche du génie! Sa gloire ne fait que grandir, elle est immense, elle a grandi jusqu'à tout absorber, elle a grandi jusqu'à l'injustice! mais il restera qu'il a été depuis bien des siècles un des plus grands bienfaiteurs

de la nation, sinon le plus grand. Donnons-lui ce qu'il avait au fond le secret désir d'obtenir un jour : notre admiration, notre gratitude et notre affection, car lui aussi, quoi qu'on en ait pensé de son vivant, il a aimé et beaucoup aimé ce pays auquel il a fait tant de bien; et malgré sa boutade sur le pays des petites gens, il l'a admiré, il l'a admiré profondément pour ses énergies magnifiques qu'il a tant contribué à éveiller, à révéler au monde.

Son successeur aussi fut un grand bienfaiteur, de même rang, d'une autre manière. Lui, il a eu la popularité, mais la popularité de bon aloi : basée sur la simplicité, la bonté, les vertus familiales, et à mesure que le règne se déroulait, sur les services rendus. Il a donné à la Belgique une noblesse nouvelle et plus haute. Quand il mourut, on fut étonné de la place qu'il tenait dans le pays, et dans le cœur de nos concitoyens.

De règne en règne l'attachement mutuel des rois et du peuple s'est renforcé. On a été reconnaissant à Léopold I^{er}, fier de Léopold II, on a aimé Albert. Le Roi régnant héritier de l'amour porté à son père a su y ajouter encore en prouvant qu'il vibrait à l'unisson des sentiments du pays; parce qu'il a souffert aussi, et que nos rois deviennent de plus en plus les pères par les services, mais les enfants dans la douleur, de la grande famille nationale. « Nous ne pouvons aimer, a dit Pascal, que ce que nous avons fait nôtre ». Nous avons fait nôtre notre Famille royale, elle s'est faite nôtre plutôt, et nourrir un même amour, en commun, quelle force et quel bienfait pour une nation!

Nos rois n'eussent-ils aucun rapport avec nos anciens souverains nationaux, qu'ils se seraient assurément nationalisés en vivant parmi nous depuis cent ans et plus, n'eussent-ils même pas gratifié le pays des incomparables services qu'ils lui ont rendus. Cependant ils ne sont pas, comme on le pense trop souvent, de sang totalement étranger. Ils descendent aussi de nos anciens princes nationaux, de Marie-Thérèse, de Charles-Quint, de nos grands ducs de Bourgogne, de nos vieux ducs de Brabant, des comtes de Flandre et de Hainaut, lointainement certes, mais les derniers rois d'Angleterre ne doivent-ils pas remonter à Jacques I^{er} (au reste Ecossais) pour trouver une source de sang royal britannique dans leurs veines? et à Henri VII, c'est-à-dire à plus de quatre siècles, et à quinze générations, vous entendez? pour y trouver du sang vraiment anglais? Mais entre tous les descendants d'Henri VII, c'est eux que la nation a choisis — choisis : car du point de vue héréditaire pur, je me fais fort de le prouver, il y a, rien qu'en Belgique, plusieurs dizaines de personnes qui primeraient la famille régnante d'Angleterre dans ses droits au trône, n'était l'exclusion, pour cause de religion, des branches catholiques. Et pourtant quoi de plus anglais, de plus national, de plus traditionnel, de plus héréditaire que la monarchie britannique?

Eh bien, parmi tous les descendants de nos anciennes dynasties nationales de Flandre, de Hainaut, de Brabant, nous aussi avons bien le droit de choisir; et nous choisissons à ce titre d'héritiers, qui s'ajoute aux autres, la dynastie qui a rendu à la Belgique depuis plus de cent ans des services tels qu'aucun de nos princes anciens — non, pas même ces grands ducs de Bourgogne — n'auraient égalés, s'il n'était que ceux-ci, par le privilège incommunicable et souverain de l'antériorité, nous obligent à leur porter en compte tous les services aussi de leurs successeurs, qu'ils ont rendu possibles...

Il nous plaît de penser que nos rois aussi ont dans leurs veines d'innombrables gouttes du vieux sang wallon, brabançon, flamand qui coule dans les nôtres; que si la racine principale de la dynastie plonge en terre importée, de multiples radicelles s'enfoncent profondément dans notre vieille terre wallonne, brabançonne et flamande. Ce vieux sang, replongé depuis cent ans dans son milieu originel, a dû se réveiller, se vivifier, colorer tout,

absorber tout, s'épanouir magnifiquement dans l'air natal, respiré il y a tant de siècles, et dans la gloire et l'honneur d'avoir engendré de tels rois, et de couler dans leurs veines.

La monarchie n'a plus d'ennemis en Belgique, sauf une catégorie insignifiante de parlementaires, car même des électeurs communistes, je ne jurerais pas de la solidité du républicanisme. Dieu la préserve seulement des présents d'amis mieux intentionnés, permettez-moi de le dire, que clairvoyants. Le bienfait de la monarchie réside surtout dans son autorité morale. Un renforcement juridique de son pouvoir ne bénéficierait pas, selon toute vraisemblance, à la personne royale, il faut se méfier de ce qu'on appelle, en jargon fiscal, les « incidences ».

Oh! bien sûr, nul homme raisonnable ne conteste la nécessité d'une réforme profonde qui viendra, qui doit venir en son temps, si l'on veut éviter le danger que par un coup de folie le pays ne se lance un jour dans l'aventure de je ne sais quel simili Etat totalitaire. Mais je suis de ceux qui croient dur comme fer qu'il faut maintenir à tout prix nos traditions de libertés, qui remontent à tant de siècles, — et respecter très largement le principe du gouvernement représentatif, qui date de 1830. Ce régime de 1830, tout entier, a été assimilé par le pays; il s'est intégré dans sa tradition! ne pas tenir compte de cet aspect traditionnel, bouleverser radicalement une institution séculaire me paraîtrait insensé. D'autre part, ce régime a manifestement vieilli; il est parvenu à une période de décadence profonde au moins en tout ce qui concerne sa vie électorale et parlementaire. La cause de cette décadence est manifeste, elle aussi : c'est la démocratie poussée à l'extrême; et à un moindre degré la « proportionnelle » ou plutôt l'esprit qui l'a créée, qui a fait aussi la « standorganisation » et qui est à l'origine de la distribution tripartite des charges publiques; cet esprit qui considère les places et les droits politiques comme des faveurs qu'il faut partager suivant une exacte justice distributive. Il est bien difficile de remédier à cela, je l'avoue. Ce serait l'affaire du pouvoir et non des publicistes en chambre. Ne perdons pas l'espoir de voir surgir en temps opportun un chef de gouvernement, un chef — pourquoi pas M. van Zeeland, qui doit sans doute avoir de grands défauts ou un bien grand prestige puisqu'il est si violemment attaqué mais qui a sûrement d'immenses qualités que je connais? — un chef doué à la fois d'audace et de bon sens, assez influent sur les grands partis pour les persuader, et qui devienne le grand réformateur, cautionné, garanti par le bon sens et la prudence royales. Mais ce sont surtout hélas! les mœurs, les caractères, l'esprit qu'il faudrait réformer, car si les mauvaises institutions corrompent les mœurs, les meilleures institutions ne peuvent rien sans elles. M. van Zeeland est-il de taille à tenter, à réussir un jour cette double réforme? Je le crois sincèrement, et ce dont je suis sûr, c'est que si quelqu'un le peut tenter, dans l'état actuel du pays, c'est lui. Et je dis aux autres, qui déploient tant de forces souvent magnifiques à le combattre : que Dieu vous inspire! comprenez l'intérêt du pays, le vôtre, la noble et glorieuse tâche qui vous attendrait, le jour venu, si vous l'aidiez!

* * *

La troisième et la plus haute de nos traditions, c'est le catholicisme. Depuis l'époque où il a été définitivement et complètement évangélisé aux VI^e et VII^e siècles, notre peuple n'a jamais apostasié; il n'a jamais abandonné la cause catholique. Au XVI^e siècle une partie notable de ses habitants fut séduite par le calvinisme, mais la majorité resta fidèle. De nos jours, il est vrai qu'une importante fraction a abandonné la pratique religieuse, et se proclame indépendante de l'Eglise; mais je ne puis admettre que les classifications politiques correspondent aux

vraies classifications religieuses; que la proportion des partis anticléricaux soit celle de ceux qui ont renoncé à la religion, et encore moins de ceux qui sont hostiles à l'idée catholique. Les statistiques des mariages purement civils et des enterrements civils, quoique de plus en plus désolantes, montrent bien que l'écrasante majorité du peuple est restée attachée par le fond aux idées religieuses, qu'elle tient à rester fidèle à un minimum de traditions catholiques. D'autre part, n'avons-nous pas entendu récemment un ministre libéral, M. Bovesse, affirmer qu'il demeurerait un défenseur de la civilisation chrétienne? et un ministre socialiste, M. Spaak, déclarer qu'il tenait les valeurs léguées par le christianisme pour fondamentales de notre civilisation? Nous devons prendre acte de ces paroles; les enregistrer avec joie, car elles marquent un progrès, caractéristique de notre temps, au milieu de tant de décadences lamentables que nous devons déplorer, de tristesses dont nous devons gémir.

Comment ne pas nous réjouir de voir certains socialistes, certains libéraux, des incroyants parmi les meilleurs, comprendre que l'idée catholique est la plus grande force morale de la nation, que le catholicisme est le titre de noblesse des enfants de notre peuple, et même de ceux-là qui y ont dérogé? Vous savez combien rares et combien fières sont à bon droit les familles dont la noblesse remonte au temps des Croisades, c'est-à-dire à l'an 1250 à peu près? Quant aux plus anciennes races royales d'Europe, aucune d'elles, que je sache, ne peut remonter au delà de l'an 850. Eh bien, Mesdames et Messieurs, chacun de nous ne possède-t-il pas une noblesse, qui remonte à l'an 650 ou 700 au plus tard, puisqu'il y a douze siècles au moins que la Belgique entière est christianisée définitivement? Il n'est pour ainsi dire aucun des Belges dont le sang ne possède cette noblesse du baptême chrétien, depuis douze siècles, et par tous les côtés de son ascendance.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que malgré tout l'humilité dont nous sommes tenus de nous couvrir à ce titre, malgré le danger d'un pharisaïque orgueil, tout en nous humiliant d'avoir si souvent trahi ce don gratuit de la miséricorde, nous éprouvons un incoercible et légitime sentiment de fierté à porter ce nom, qui est grand comme le monde, comme disait Montalembert, ce titre qui traverse les siècles sans vieillir, sans s'user, sans s'avilir, toujours resplendissant d'un immortel éclat, le titre et le nom de catholique! On a connu la fierté du citoyen romain; on connaît aujourd'hui un grand peuple, le peuple anglais, si intimement persuadé, si sûr de sa supériorité sur tous ceux qui ne sont pas Anglais, qu'il juge même inutile, superflu, de mauvais goût, de manifester encore, d'affirmer cette conviction devant l'étranger. Qu'est-ce que la fierté romaine, qu'est-ce que l'orgueil anglais, je vous le demande, devant la conviction, qui est en nous à notre insu, que nous n'éprouvons qu'en y pensant, mais qui éclate alors, irrésistible, inébranlable, assurée, souveraine, dans le sentiment profond de notre indignité personnelle, qu'au-dessus de tous les honneurs de la terre, au-dessus de tous les prestiges de la science, seulement parce que nous sommes catholiques, seulement parce que nous possédons cette noblesse incomparable, nous sommes revêtus de la plus haute dignité du monde, et qu'il n'est aucun d'entre nous qui ne sacrifierait sans balancer fortune, honneurs, talents, prestiges et gloire, plutôt que cette noblesse, ce titre, et ce nom?

Il existait un vieux principe en matière de noblesse : *jura sanguinis amitti non possunt* : les droits du sang ne peuvent être perdus. Cela est si vrai que quand il y avait dérogeance, quelque longue qu'elle eût été, le pouvoir souverain — quand la cause de la dérogeance avait pris fin — pouvait, non pas concéder à nouveau la noblesse, mais réhabiliter dans la noblesse ancienne. Ah! sans doute, il y a dérogeance d'un grand nombre en Belgique; nous avons presque tous plus ou moins dérogé dans nos mauvais jours, mais, *jura sanguinis amitti non possunt!* Rien ne peut faire que

nous ne soyons, et qu'ils ne soient de vieille noblesse avec nous. Ils sont issus comme nous de ces morts couchés sous la croix, de ces milliers et milliers d'aïeux baptisés, dont le souffle les anime encore, dont le sang palpète dans leurs poitrines, dont sans interruption la flamme vivante s'est transmise jusqu'à eux. Les millions d'anciens qui dorment, là où nous dormons ensemble, c'est d'eux que nous tenons tout avec la vie : la civilisation, les principes de moralité, le besoin d'idéal, qui règne dans les cœurs, et tout cela, sans doute, est « humain »; mais tout cela chez nous revêt un caractère particulier, une soif de justice, de fraternité, de bonté, de pitié, de respect pour la faiblesse, pour la souffrance et pour le malheur, qui est le propre du christianisme, qui est dénoncé chez des peuples voisins comme la faiblesse du christianisme! et que grâce au Ciel, nos compatriotes, qui professent officiellement le plus pur matérialisme historique ou social, n'ont pas renié, et ne pourraient pas renier, parce que cela s'est intégré dans leurs fibres.

Vous connaissez peut-être le trait de ce Français, l'abbé de Marigny, je crois, qui au XVII^e siècle, en danger de mort en Suède, s'entendait demander si ce ne lui était pas une pensée trop pénible que la perspective d'être enterré dans la terre suédoise, au milieu des luthériens. « Bah, répondit-il, on n'aura qu'à creuser la terre un peu plus profondément, et l'on me mettra en compagnie des catholiques! » La réforme n'avait guère en Suède à cette époque que trois générations d'existence. En Belgique aussi, nos compatriotes qui se réclament pour eux-mêmes, et par leurs traditions les plus immédiates, de l'indifférence religieuse ou de l'hostilité, eux aussi n'ont qu'à creuser un peu plus profondément leurs traditions et la terre; ils rencontreront les leçons et les restes de leurs aïeux catholiques, et dans ces sépulcres entr'ouverts, comme a dit Virgile, ils contempleront avec étonnement de grands ossements!

Le bon sens belge se révèle enfin par son patriotisme.

On ne démontre pas bien les droits de la patrie sur nous; pour ma part je n'ai jamais rencontré de preuve de la primauté de ces droits sur ceux de notre personne sans que je n'eusse pu, me semble-t-il, la réfuter victorieusement. Je ne dis pas, remarquez-le, que la démonstration ne soit pas objectivement décisive, mais elle ne persuade que les convaincus, nombreux grâce au Ciel, car une âme bien née ne conteste pas plus les droits de la patrie qu'elle ne discute l'amour qu'elle doit à ses père et mère. Le patriotisme est un amour naturel, que commande le respect de soi-même et qu'il est honteux de ne pas nourrir, et voilà tout. Celui qui trop l'analyse risque parfois de l'affaiblir en soi ou chez les autres. Il vaut mieux retremper cet amour à sa source : dans l'aspect sentimental et maternel de la patrie. Celle-ci, de nos jours, n'en accusons personne, c'est le malheur des temps, n'apparaît que trop aux citoyens sous forme d'exigences. Consentir généreusement à sa Patrie les sacrifices qu'elle exige, c'est sans doute une noble et nécessaire façon de nourrir le patriotisme, Dieu me garde d'en affaiblir en vous la conviction! Mais à raison même de la gravité de ses exigences, plus que jamais la Patrie doit nous apparaître maternelle. Qu'elle se confonde dans nos cœurs avec nos compatriotes, les plus malheureux surtout, dont chacun de nous a la charge, charge d'âmes et de corps; qu'elle se confonde dans nos cœurs, avec nos ancêtres, avec le sol où ils ont vécu, où nous-mêmes avons passé notre vie; qu'elle se confonde avec nos enfants vivants, avec nos descendants à naître, destinés à vivre, sur ce même sol, à continuer les traditions que nous avons reçues de nos pères, ces traditions que nous devons enchaîner, dont nous avons la fierté, dont nous avons la consolation, d'être nous-même un vivant maillon!

Goethe a dit quelque part qu'il était débilitant de trop songer au passé; oui, sans doute, quand on y songe pour nourrir de stériles regrets; ce qui est fait est fait; il n'y faut plus penser;

c'est la devise du bon sens et la condition de l'action; ah! certes, le fatalisme quant à l'avenir c'est l'absurdité, c'est le naufrage de la volonté libre; mais il faut être fataliste quant au passé, réserve faite, bien entendu, des pieux repentirs. Je maintiens cependant qu'il est bon de considérer le passé, de le méditer souvent pour s'en instruire, pour s'en exalter, pour en tirer des leçons, pour y prendre conscience de la beauté, de la grandeur de notre existence et de notre mission ici-bas. Le passé, c'est la base de la pyramide que nous continuons à élever, et que nos successeurs devront faire monter encore après nous, vers son sommet jamais atteint, — toujours plus haut. Le progrès indéfini sans doute est une illusion périmée; mais chaque génération vient apporter sa pierre à l'édifice et l'embellira si elle continue à construire dans la ligne de ses prédécesseurs.

* * *

Je ne sais pas si vous aimez y rêver comme moi, Mesdames et Messieurs, mais il me semble que la méditation du passé, de cette conception si directe, si primitive et si claire, et qui s'impose sans difficulté aux esprits les plus simples et les plus ignorants, était aussi la plus poétique, la plus exaltante à l'imagination, la plus transcendante à la pensée, et j'oserais presque dire la plus voluptueuse à l'intelligence.

Le temps, c'est le lien, le lieu, la puissance motrice de tout ce qui existe au monde; c'est le lien, le lieu, le mouvement universels. Oh! les savants ont discuté! vous savez ce qu'ils osent, les savants, quand ils s'en mêlent! Ils ont discuté s'il y avait ou non un temps universel. Mais voyons, chaque fois que deux êtres quelconques, hommes ou atomes, se rencontrent, ils sont l'un et l'autre présents, j'imagine; c'est-à-dire au même point de leur voyage, au même point dans l'espace, et au même point dans leur temps à chacun. Si leurs présents coïncident toujours quand ils se touchent, une aussi merveilleuse et parfaite coïncidence d'une infinité de temps prétendus divers ne manquent jamais de se recouper mathématiquement à chaque contact, ne peut s'expliquer que par l'unité profonde d'un même flux; et vous avez beau imaginer avec Einstein que la marche dans le temps de chacun n'a pas été la même, il faut au moins admettre qu'entre deux contacts la marche moyenne du temps a été mathématiquement égale pour tous. Dire qu'à certains moments intermédiaires leurs présents n'ont pas coïncidé n'a aucune espèce de sens, s'il n'y a pas de temps universel; philosophiquement, remarquez-le, la théorie d'Einstein, que je ne me donnerais pas le ridicule d'apprécier scientifiquement, mais philosophiquement, repose sur cette conception d'un temps universel, qu'elle prétend ou paraît contredire. Qu'un temps puisse marcher plus rapidement qu'un autre est, me semble-t-il, évidemment contradictoire; et il s'ensuit que l'univers est toujours tout entier présent, que son présent universel coïncide avec le nôtre. Mais alors si tout l'univers est présent, si tout est présent rien que parce qu'il existe, si rien n'existe que présent, vous voyez la conséquence effarante : le passé n'est rien! Dans quelle région mystérieuse de l'être le situer s'il est quelque chose?

Quand on contemple un vieux monument, cathédrale ou beffroi, on se dit avec raison qu'il matérialise, et combien magnifiquement, le passé; mais il ne l'a pas gardé : le passé s'est enfui : car, si un jour, brutalement, ce monument est détruit, rien n'est changé à son passé! Où est le passé encore une fois? Question que par une intuition de poète, le vieux Villon posait déjà : « Où sont les neiges d'antan? »

Réfléchissez donc un moment à la puissance du passé : sur nous, sur tout ce qui existe au monde. Je ne parle pas ici de la puissance des morts, car les morts vivent toujours, ils ne sont passés que sur terre, je parle du passé comme tel, considéré en lui-

même. Pensez un peu à tout ce qu'il est de formidable : c'est lui qui soutient tout ce qui se passe aujourd'hui : il est la fondation solide et indestructible, qui soutient tout; c'est lui qui a tout engendré de ce qui existe; c'est lui qui a fait individus, et familles, et nations; tout ce qui est aujourd'hui la gloire des familles ou des nations, repose sur lui, a été engendré par lui, est constitué par lui; sans lui plus d'histoire, plus de sciences, plus d'Etats, plus d'Eglise même qui repose sur la tradition ininterrompue du sacerdoce; et l'univers entier s'il était possible de concevoir une coupure d'un instant dans la suite de ses états passés, l'univers lui-même aurait cessé d'exister. Songez à cela : que tout ce que nous sommes, c'est le passé qui l'a fait, et qui continue à le faire.

Et maintenant voici l'effarant, le formidable mystère, l'intolérable contradiction, qui fait éclater les pauvres cadres de notre logique, le passé n'est rien! Il est moins que l'air que nous respirons, moins que l'ombre d'une ombre, moins que l'espace qui est le lieu des corps et qui lui accompagne lui, dans leur voyage à travers le temps! Connaissez-vous rien de plus mystérieux, de plus impressionnant, de plus grandiose que cette profondeur du passé, que ce vide absolu d'être, abandonné à jamais dans son silence, par l'univers en marche? Réalisez si vous le pouvez ce vide immense, ce néant où sont tombés depuis une heure ou cent ans, depuis deux, trois, quatre, cinq, six cents ans, ou plus, tous les événements qui ont fait l'histoire, qui nous ont fait ce que nous sommes... tous, tous! Ce vide — cette fondation formidable du monde! ce néant — cette assise indestructible de tout!

« Où sont les neiges d'antan? » Villon avait devancé Bergson : il sentait qu'invinciblement nous spatialisons, nous localisons le temps, qu'invinciblement nous nous demandons : Où est le passé? dans quel lieu inaccessible reposent tous ces événements défunts, à jamais figés, raidis, invisibles, impalpables, qui sont la plus formidable des réalités?

Ne le cherchez pas ce lieu, là où se sont passés ces événements, car il n'y sont plus. Ne le cherchez pas ailleurs, en aucun lieu du monde; le passé n'est nulle part. Il n'est nulle part vous dis-je, c'est en vain que vous le chercherez sur terre ou sur mer, que vous fouillerez les entrailles du monde, que vous interrogerez les cieus étoilés, que vous sonderez l'espace infini, le passé n'est nulle part! Et pourtant si! puisqu'il peut être atteint, puisqu'il peut être pensé! — et son lieu, oui, son lieu, c'est l'esprit! Il n'en peut avoir d'autre, car tous les événements du monde sous forme de passé c'est de l'éternel, partant c'est une éternelle pensée, et il n'y a pas d'autre lieu pour elle que l'Esprit... Et en effet, Mesdames et Messieurs, irréformable éternellement — éternellement prévu, tel est le passé, tel est l'aboutissement de l'histoire du monde.

Toute la substance de l'univers est lancée comme un boulet à travers une éternelle pensée. Cette immense parabole tracée dans les champs infinis illuminés par l'esprit, qui domine, qui commande, qui éclaire, c'est toute l'histoire du monde. Il semble vraiment que tout se passe comme si l'univers — sans en excepter l'humanité puisque la prescience de ses déterminations libres est elle-même éternelle — tout se passe comme si la création se bornait à lire à haute voix, un livre éternel, et ne le pouvait lire qu'une fois; le cours de l'histoire, c'est l'accent posé successivement sur tous les caractères du livre; mais ce livre nous avons au moins collaboré à l'écrire, éternellement collaboré, dans l'éternelle prescience, par notre action présente; c'est cela virilement, humblement, que nous devons croire; c'est nous qui sommes chargés de réaliser une éternelle pensée, qui convie continuellement le monde et la création et nous-mêmes à nous associer à elle pour un instant, à la réaliser, à l'incarner, à la chanter chacun suivant sa nature; et le passé, c'est l'éternelle pensée retournée

à son état pur, après avoir convié un instant les êtres qui passent à l'honneur de la lire, de l'exprimer, de la chanter et d'en adorer l'auteur.

Concevons donc à la fois la dignité de l'action, s'associant à cette pensée éternelle, et le prestige du passé qui est retourné dans son sein; concevons la dignité des lumières que nous-mêmes prenons de ce passé, où nous dérobon en quelque sorte la lumière du Ciel pour éclairer la route; comprenons qu'il n'y a rien de plus fou que de mépriser le passé qui soutient et qui explique tout, sinon de croire qu'il est toute la pensée réalisée, et que celle-ci ne se continue pas en nos actions d'aujourd'hui pour l'embellir, et lui donner tout son sens... Il y a une pensée de la Patrie Belge, dont nous ne connaissons par l'histoire que le prologue. A nous d'en écrire la suite, sous la dictée d'en haut.

Mais il est permis à un conférencier, même s'il parle du bon sens, de choisir, de ne considérer qu'un des panneaux du dyptique, et d'exalter le passé dont l'amour est fécond, dont la contemplation est une source d'intense jouissance, d'émotion et de poésie.

Croyez-en un homme passionné d'antiquité : d'antiquités familiales, nationales, monumentales. Il n'y a pas de plus grande jouissance, ni de plus reposante, que la résurrection du passé par l'imagination; il n'y a rien de meilleur au cœur que le sentiment intense d'être rattaché par le sang ou par la connaissance, à de vieux morts qui furent nos bienfaiteurs, tant de siècles parfois avant notre naissance, et à ceux de qui nous sommes issus, et à ceux aussi dont la pensée nous a nourris, et que nous nous prenons à aimer, les uns et les autres, de qui nous sommes fiers, de qui par un sentiment irraisonné, mais inévitable et désintéressé, nous tenons la gloire pour nôtre.

Jamais je ne me sens plus exalté, le cœur plus débordant d'orgueil, où se mêle l'attendrissement, jamais je ne me sens plus fier de mon pays, de ma ville natale, de nos aïeux à tous, jamais je n'éprouve une impression plus pure et plus noble de solidarité des générations, de fierté patriotique — une émotion qui a certains jours m'a fait frémir jusqu'au fond de mon être — que lorsque je m'arrête en extase devant l'hôtel de ville et sa tour, au milieu de notre incomparable Grand'Place.

Tout enfant je me pris d'amour pour elle, pour cette tour, ciselée comme un bijou d'orfèvrerie, fine, gracieuse et jolie comme une femme, dans sa dentelle de pierre. Et chaque fois que l'on m'y conduisait pour ma joie pudiquement secrète, je l'admirais de s'élaner d'un mouvement si léger, qui se reposait à chaque ceinture de ses balcons ajourés, pour y reprendre élan dans un rythme plein d'harmonie; l'élan s'accompagnait de celui des quatre tourelles de ses balcons, qui lui faisaient escorte un moment, comme des filles d'honneur; puis la tour s'élançait seule, toujours plus fine, plus dentelée, jusqu'à sa flèche délicate, où brillait à sa pointe l'archange d'or de Martin van Rode, qui protège la ville.

Beaucoup plus tard, c'était peu de temps après la guerre, je revis un matin la Grand'Place. L'Hôtel de ville avait revêtu son plus beau pavois; le vent faisait frissonner les drapeaux. Vous la connaissez, cette inexprimable impression que nous cause ce souffle invisible, qui fait flotter et trembler la toile, qui déploie, qui soutient, qui élargit, qui donne une âme aux drapeaux; et le vieil hôtel de ville s'animait ce jour-là tout entier dans les vibrations de sa splendide parure. Je vous en demande pardon, Mesdames et Messieurs, je vous demande pardon de mon exaltation, mais il me sembla qu'il exprimait ainsi l'âme des fiers patriciens qui l'avaient élevé, que cette âme tressaillait et saluait la gloire de leurs descendants, enfin triomphants et libres au sortir de la longue épreuve. J'éprouvais intensément la solidarité des générations; je sentais une réversibilité mutuelle de grandeur entre les anciens et les autres, je me croyais baigné

dans une lueur, dans les rayons de leurs gloires qui se saluaient. Je regardais comme en extase, quand à côté de moi, un petit soldat français, que je n'avais pas aperçu, me dit d'un ton et d'une expression que je n'oublierai jamais : « j'ai vu de belles choses en ma vie; mais ça! non, c'est crânement beau! » Ce petit soldat je l'aurais embrassé, qui saluait ainsi nos traditions, nos pères et nos grandeurs.

Le pays d'aujourd'hui dont le climat peut-être après les années d'héroïsme, s'est abaissé, comme la température d'un convalescent après la fièvre, le pays n'a pas dégénéré de ses grandeurs passées, toutes ses vertus couvent ou éclatent. Mais nous sommes trop près pour en juger; nous ne jouissons pas du recul nécessaire; nous sommes trop troublés par les inquiétudes du lendemain; nous sommes offusqués par toutes les petites, les vilénies, les poussières soulevées par les coups des luttes quotidiennes, des jalousies, des haines, des mesquines querelles; il faut attendre que la poussière retombe, ou qu'elle soit balayée par le vent du large. Alors quand nous apercevrons les vrais signes de notre temps : l'unanimité, l'intensité du culte monarchique; la ferme volonté de maintenir le respect de la personne humaine, contre toutes les théories totalitaires et raciques; la reconfortante et fière attitude de l'opinion unanime en fait de défense nationale; l'irrésistible mouvement vers plus d'entente dans les problèmes économiques et sociaux, vers plus de compréhension dans le domaine religieux et dans les questions d'enseignement; quand nous verrons dans toute son ampleur la renaissance flamande, et permettez-moi d'ajouter la ferveur religieuse de notre admirable jeunesse, quand dans tout cela nous apercevrons le bon sens héréditaire, l'intelligence, la vitalité, l'énergie, la fierté, la foi de la nation, je me dis qu'alors nous verrons ce temps, marqué comme les autres du signe de la grandeur. Je crois en notre avenir, et plus tard, quand je reposerai, la pensée m'en est douce, le plus près possible des lieux que j'ai tant aimés, non loin des tours de Sainte-Gudule où j'ai reçu le baptême, quand je reposerai dans la compagnie des anciens, ma poussière avec la leur tressaillira, quand les cloches de la collégiale sonneront encore, demain, après-demain, toujours, pour célébrer les gloires de la patrie future, dont il nous appartient à tous de poser aujourd'hui les fondements.

HENRI GOFFINET.

Libres propos...

CHEZ NOS ÉTUDIANTS

La *Fédération Belge des Etudiants catholiques* s'est réunie en Congrès à Louvain. Des résolutions et des décisions furent prises et communiquées aux journaux. Elles appellent quelques commentaires.

Toujours et partout la gent estudiantine fut remuante et entreprenante. C'est de son âge. Mais depuis la guerre surtout — sans doute parce que notre époque est fort troublée et très chaotique, et que l'après-guerre a remis en question bien des choses — les étudiants universitaires furent un peu là! A ce point qu'on se demande parfois si l'important pour un étudiant est encore d'étudier et de se former... Et des professeurs mal inspirés ou en quête d'une popularité de mauvais aloi n'ont que trop encouragé, à l'occasion, cette dangereuse tendance qui fait oublier aux étudiants leur qualité propre pour les hausser au rôle de petits grands hommes, pour ne pas dire plus. Comment ne pas sourire quand on voit des *étudiants* : *déclarer, décider, condamner, approuver*, et avec un sérieux absolu, en des matières où ils sont

à peine novices. Ce ne serait que drôle si, en même temps, ce n'était aussi un signe des temps. Signe inquiétant que cette généralisation toujours plus envahissante de la grande maladie politique du siècle : tout le monde censé capable de juger de tout.

Or donc, nos chers étudiants catholiques, plus exactement les quelques étudiants catholiques réunis en Congrès à Louvain, — et la F. B. E. C. ne nous en voudra certes pas de ramener l'importance de son nom à la réalité qu'il désigne — ont déclaré :

1° *Que la lutte anticommuniste est avant tout une lutte de la conception chrétienne du monde contre le matérialisme et le libéralisme.*

D'accord.

Puis ils ont :

2° *Attiré l'attention des journaux catholiques et patriotes sur la nécessité d'adopter une attitude vigilante en présence des tentatives d'infiltration communiste.*

D'accord, évidemment, dans la mesure où ces tentatives existent...

Mais voici qui est moins évident :

3° *Regrette que certains journaux catholiques se bornent à agiter le spectre du fascisme et paraissent oublier que seul le marxisme menace en Belgique la civilisation chrétienne.*

Eh bien, non, il n'y a pas que le marxisme à menacer la civilisation chrétienne en Belgique. Nous ne sommes même pas très sûr qu'il soit encore *potentiellement* l'ennemi n° 1. En déclin partout en Europe, controuvé par les faits, le marxisme a beaucoup perdu de sa pointe de pénétration. La vague marxiste s'étale. Ce qui ne veut évidemment pas dire que le communisme, ce pseudo-marxisme en action, ait dit son dernier mot. Loin de là! Mais son échec en Russie — car la dictature Staline, c'est la défaite du marxisme — son échec en Italie, en Allemagne, en Europe centrale, demain en Espagne, autorisent à penser que l'Occident échappera à la barbarie rouge, à la condition évidemment de réformes sociales profondes en faveur des masses prolétariennes exploitées par un capitalisme inhumain.

Mais un autre danger monte et grossit. Il nous menace, parce que par certains côtés le problème flamand y prête le flanc. C'est le racisme exalté outre-Rhin et que, sans doute, nos chers étudiants rangent avec l'étatisme italien sous la même étiquette : fascisme. Ils ont bien tort! Le racisme est une hérésie particulièrement virulente en ce moment. Il fait en Allemagne d'effrayants ravages, des ravages tels que de bons juges ne craignent pas d'affirmer que si le régime qu'il a fondé devait durer une génération, il ne resterait probablement plus un catholique sur dix en pays germanique. Or, le rayonnement de ce racisme n'est que trop réel, d'une part sur beaucoup de Flamands partisans d'un utopique Dietschland et, d'autre part, sur pas mal de Belges d'expression française qui appellent de leurs vœux — à juste titre, hâtons-nous de le dire — une réforme de notre régime politique vers plus d'Ordre et plus d'Autorité, mais qui confondent singulièrement et fascisme italien, et nazisme allemand, et... nécessaire réformisme belge. Comme toujours, des simplifications outrancières et déformatrices naissent et se répandent : plutôt Berlin que Moscou! Rome et Berlin montrent la voie qu'il faut suivre, etc., etc... Doucement! Comme disait Mgr d'Hulst, c'est tout confondre, que de ne pas distinguer. Le mot *fascisme* devient aussi vague et aussi équivoque que le mot *démocratie*, ce qui n'est pas peu dire. Le régime italien est une chose, le régime allemand en est une autre et très différente au point que l'on peut dire du premier — né dans un pays catholique, aux génératrices catholiques — qu'il ne peut nuire au catholicisme de ce pays que *per accidens*, en exagérant une réaction salutaire mais qui reste dans la ligne des traditions nationales; tandis que le second est *essentiellement* antichrétien. La distinction est d'importance, on voudra bien le reconnaître.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.5783



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



TABLETTES DE RADIATEURS

CACHE-RADIATEURS

FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet*

*"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



Et dans le besoin de réformes de structure qui souffle de plus en plus fort en Belgique — réformes de structure mises sur le chantier par le gouvernement van Zeeland et dont certaines réalisations importantes sont plus proches qu'on ne le croit — ne pas tenir compte de cette distinction capitale, c'est courir aux pires équivoques, grosses des plus graves erreurs et des plus mortels dangers. Ils furent donc bien mal inspirés les votants du Congrès de Louvain en parlant de la *seule* menace marxiste. Le racisme, en ce moment, menace peut-être plus directement la civilisation chrétienne en Belgique que le marxisme. Car le poison s'insinue sournoisement, le virus travaille inconsciemment, caché chez les uns par un idéal flamand racique et culturel où le mot *volk* empêche de voir l'hérésie raciste, chez les autres par un idéal de renforcement de l'Etat belge qui fait regarder du côté des Etats forts actuels en négligeant la nature propre de chacun de ces Etats. Or, en Allemagne, l'Etat est au service d'une conception antichrétienne terriblement pernicieuse et nocive.

* * *

Relevons encore parmi les décisions des étudiants catholiques réunis en Congrès, celle-ci :

Toute tentative de rapprochement entre catholiques et marxistes est incompatible avec l'intangibilité de la doctrine catholique.

Qu'ils eussent été mieux inspirés, les rédacteurs de cette décision si, au lieu de *catholiques* et *marxistes*, ils avaient mis *catholicisme* et *marxisme*. Alors, oui, avec la réserve toutefois que la part de vérité que contient le marxisme mérite d'être dégagée, reconnue et « rapprochée » du catholicisme. Mais toute tentative de rapprochement entre catholiques et marxistes est au contraire excellente en soi, digne de tous les encouragements et n'implique nullement le moindre abandon de la moindre parcelle de doctrine catholique. Exemple : le socialisme belge évolue de plus en plus vers un socialisme national de moins en moins marxiste et internationaliste. Applaudir à cette évolution, y coopérer, s'entendre avec des Spaak et des de Man sur un programme précis de réformes sociales et même politiques concrètes est non seulement compatible avec l'intangibilité de la doctrine catholique, mais c'est même, pensons-nous, favoriser les intérêts du catholicisme en Belgique.

Autre déclaration encore :

« Au point de vue social et au point de vue de la défense de l'Etat contre le communisme, les régimes adoptés par l'Autriche et par le Portugal sont souhaitables, dans l'intérêt de l'émancipation de l'ouvrier. »

Ah! le simplisme des jeunes! Dieu sait si nous admirons le fascisme en Italie, Salazar au Portugal, Seipel, Dollfuss et leurs disciples en Autriche, mais il ne faudrait tout de même pas confondre les régimes sociaux qui prévalaient dans ces pays avec celui que nous connaissons en Belgique. Des réformes oui, et profondes, mais des réformes belges, bien de chez nous, sorties de nos génératrices à nous, édifiées sur ce qui existe chez nous, répondant à des besoins de chez nous.

Et voici la dernière déclaration faite par la *Fédération Belge des Etudiants catholiques* :

L'Université Libre de Bruxelles, créée naguère contre l'Eglise et maintenue aujourd'hui encore dans cet état d'esprit rétrograde, développe dans l'esprit des étudiants le libre-examen qui mène au dilettantisme, élément de désagrégation sociale et, par conséquent, facteur favorable à la naissance des idées communistes.

Il en résulte que la place d'un étudiant catholique n'est pas à l'Université Libre de Bruxelles.

« Passons sur ce dilettantisme facteur favorable à la naissance des idées communistes » (?!), ce qui est assez drôle comme raisonnement et plutôt inattendu, pour approuver sans réserves les étudiants catholiques quand ils rappellent que la place d'un étudiant catholique n'est pas à l'Université Libre de Bruxelles. Très bien!

Et terminons en recommandant aux chers étudiants catholiques d'être surtout de bons étudiants et d'excellents catholiques, d'étudier avec une application extrême les problèmes de notre temps et de ne pas se prendre trop au sérieux quand ils déclarent, décident, condamnent, approuvent, etc., etc. Dans l'Etat fort, bien ordonné, où chacun est à sa place; dans l'Etat que beaucoup appellent de leurs vœux et dont l'image est marquée comme en filigrane dans les résolutions et déclarations du Congrès de Louvain, les étudiants seraient, sans guère de ménagements et non sans quelque brutalité... invités à étudier et à être de leur âge. L'essentiel de leur devoir d'état, et donc de leur vie chrétienne, est d'ailleurs là...

Mais voilà qu'on nous assure qu'à ce Congrès de la F. B. E. C., censé « représenter » 60 % des étudiants du pays (c'est-à-dire quelques bons milliers), il n'y avait qu'une quarantaine de participants et que les résolutions votées, le furent par 12 *student* plus 5 abbés... *Much ado about nothing*, disait Shakespeare.

TESTIS.

PHILIPPE II⁽¹⁾

Philippe II est un des grands hommes les plus discutés de l'histoire, en Belgique surtout où son gouvernement a laissé de tristes souvenirs. Les polémiques qui se déroulent autour de son nom depuis trois siècles n'ont pas peu contribué à affermir sa réputation, à accroître son prestige mystérieux.

Fils du Flamand Charles-Quint et d'une obscure princesse de Portugal, Philippe est régent d'Espagne dès l'âge de seize ans, en 1543. Douze ans plus tard, il reçoit de son père la couronne espagnole; son règne se prolonge jusqu'à l'extrême fin du siècle. A la veille de sa mort, en 1598, il est encore le souverain le plus puissant de l'Europe, Roi Catholique, roi d'Espagne et de Portugal, roi des Deux-Siciles, souverain des Pays-Bas et de Franche-Comté, prétendant aux trônes d'Angleterre et de France, maître du premier empire colonial du monde. Les victoires de ses lieutenants avaient réduit la France à Saint-Quentin et l'Islam à Lépante. Bâti par ses soins, un immense, étrange et splendide palais, l'Escorial, rempli de ses souvenirs et de sa pensée, témoigne encore aujourd'hui de la gloire d'un règne dont les grands faits sont dans toutes les mémoires.

La postérité, sauf en Espagne, se montra sévère, injuste même pour Philippe II. Aux Pays-Bas particulièrement on lui tint personnellement rigueur de l'impopularité de Granvelle comme des excès du duc d'Albe. En Angleterre on lui préféra la cruelle Elisabeth. En France, le *Paris vaut bien une messe*, de Henri IV, semblait moins déplaisant que la fidélité farouche du roi d'Espagne à sa religion. Ennemi de la France, des Provinces-Unies, de l'Angleterre et même de la papauté, Philippe

(1) Extrait d'une étude d'ensemble, à paraître.

fut mal défendu. La plupart des auteurs, imbus de préjugés religieux ou nationaux, ne lui réservèrent que des critiques empreintes de réprobation. Le XIX^e siècle lui-même, le siècle de l'histoire, lui fut défavorable dans son ensemble; il le condamna, sans lui accorder les circonstances atténuantes qu'on était en droit d'attendre d'une philosophie historique qui se réclamait de cette théorie des milieux dont le malheureux roi aurait pu fournir un exemple frappant.

Notre siècle connut des travaux d'un esprit tout autre. Tandis que la thèse du Danois Charles Bratli, en 1909, était élogieusement accueillie par le monde des érudits, les volumes alertes de Louis Bertrand répandaient dans le grand public, toujours prêt à suivre un écrivain de l'Académie française, l'idée d'un Roi Catholique vraiment catholique.

On devine le succès de tels livres dans la catholique Espagne d'il y a dix ans. Désormais, il semble que ce qui est en cause, ce n'est plus la réhabilitation du fils de Charles-Quint, mais son apologie. L'outrance des conclusions de Louis Bertrand lui a aliéné nombre d'historiens de valeur; elle ne doit pas voiler à nos yeux les qualités de son effort de sympathie.

C'est un devoir, d'ailleurs, de soumettre pareilles appréciations à une critique sévère. Louis Bertrand nous y encouragerait peut-être, lui qui confesse incidemment que « Philippe II est une des âmes les plus fermées, les plus environnées de ténèbres dont l'histoire nous ait légué le souvenir ».

Celui qui, sans parti pris, s'efforce de faire le point est d'abord bien embarrassé par tant de contradictions entre ses auteurs. Philippe II est-il un saint ou un débauché, un homme confiant ou un politique cauteleux, une brillante intelligence ou un paperassier médiocre, un homme de génie ou un dégénéré, un roi chrétien ou un orgueilleux tyran? Toutes ces opinions ont été défendues, et ne me dites pas qu'elles sont toutes défendables! Il est bien vrai qu'il est difficile d'analyser ce caractère lorsqu'on a tant de bonnes raisons de suspecter ses détracteurs comme ses thuriféraires. Essayons cependant, à notre tour, d'esquisser le portrait du Roi Catholique, dans la pleine maturité de sa vie et de son règne.

Au préalable, voyons le roi tel que les peintres l'ont vu, des peintres comme Antonio Moro, le Titien et Pantoja de la Cruz. Philippe n'était pas bel homme; il avait la taille petite, la figure longue, la barbe et les cheveux très blonds, les yeux bleus grand ouverts, le nez droit, la bouche épaisse et sensuelle avec le prognathisme des Habsbourg. Dans toute sa personne se devinent le sens souverain de la dignité, le goût de l'exactitude et l'amour de l'ordre.

Écoutez maintenant les médecins. On dit parfois que Philippe II fut un dégénéré, un « fou couronné ». Il y a là un préjugé dont il faut faire bonne justice. L'ascendance du roi était tarée par des mariages consanguins, des troubles mentaux, des maladies diverses. Cette lourde hérédité n'a pas empêché Philippe de dépasser soixante-dix ans sans abandonner à d'autres la direction effective de ses Etats. Dans ce domaine aussi, à la fois physiologique et psychologique, le roi gagne à être mieux connu. La fameuse dégénérescence des Habsbourg lui est postérieure. Il en est cause plus qu'il n'en pâtit, alors que son chétif successeur, Philippe III, issu du quatrième mariage de Philippe II (avec une de ses nièces), fut, lui, un véritable anormal. Feu le Dr Cabanès, si prompt aux diagnostics posthumes les plus sévères, ne conclut nullement d'une façon conforme à la tradition malveillante.

Après avoir évoqué la personnalité physique du roi, passons à l'examen de son caractère. Puisqu'il voulut être, dans toute la force des termes, Roi Catholique et réformateur, observons-le dans sa foi et dans ses mœurs. C'est peut-être à l'occasion de la mort de son fils don Diègue que la profondeur de ses sentiments

religieux se révéla le mieux. Le malheureux père écrit alors au cardinal de Granvelle : « C'est un coup d'autant plus terrible qu'il en suit d'autres de bien près. Mais je loue Notre-Seigneur de tout ce qu'il lui plaît de faire, je me conforme à sa divine volonté et je le supplie de se contenter de ce sacrifice. »

La sincérité de Philippe n'apparaît pas moins évidente dans son désir d'être utile, fût-ce malgré eux, à ses sujets, dont le sort le préoccupe à tout instant. La majesté royale dont il est revêtu n'est-elle pas pour lui d'institution divine?... Bien plus, le roi est le vicaire de Dieu, et, défendre le trône, c'est encore, pense-t-il, défendre l'autel. Le duc d'Albe exprime toute la pensée de son maître lorsqu'il proclame devant Catherine de Médicis scandalisée : « Avant de consentir à régner sur des hérétiques, le roi aimera mieux perdre la couronne et la vie. »

Dans sa retraite monastique de l'Escorial, Philippe s'abandonne à la piété qui, avec le travail, le délivre de lui-même. Comme un simple moine, il assiste aux offices des religieux. Dans sa chambre, où il garde à portée de main des traités d'ascétique et de mystique, un tableau suggestif de Jérôme Bosch représente les sept péchés capitaux et les fins dernières. Quand il se fait peindre, il choisit d'égrener un rosaire entre ses doigts gouteux.

Son souci religieux ne juge pas indifférent le moindre détail et le conduit à de puéres exigences. Il semble envier Henri VIII d'Angleterre, le roi-pape, et annoncer Joseph II, le roi-sacristain. « Je trouve, écrit Philippe, que la fête de l'Ange gardien doit se placer le 1^{er} mars. Voir si, dans l'office de sainte Anne, il ne conviendrait pas d'introduire l'épître *Mulierem fortem*; dans l'office des Onze mille Vierges, voir s'il ne faudrait pas faire figurer la commémoration du saint. Dans un passage des Missels imprimés par Plantin, on porte qu'aux messes des morts on doit dire *Lavabo inter innocentes*, sans le *Gloria Patri*, et un autre passage porte que ce psaume ne doit pas être chanté. »

Ce fut bien pis lorsqu'il voulut assurer son salut dans l'autre monde. Il demande trente mille messes, et « le plus tôt possible »! Rien que pour ce service perpétuel, dont le cérémonial est minutieusement réglé par le roi, il faut une véritable armée de prêtres. C'est ce qui nous explique que l'Escorial, la plus remarquable fondation religieuse du roi, est d'abord un monastère protégeant un tombeau, bien plus qu'un château enté sur un trône.

Quant à la moralité de Philippe II, elle est inconnaisable, tant sont suspectes les relations qui l'accusent, avec un luxe de détails qui étonne l'imagination la plus échauffée. Je ne serais pas éloigné de croire aux débordements de Philippe à certaines époques de sa vie, mais alors que Charles-Quint affichait bâtards et favorites, son fils, s'il en eut, ne s'en vanta jamais.

On pensera que sa cruauté au moins n'est pas discutable; là aussi un problème se pose. Philippe II n'était pas un monstre sans entrailles, un égoïste satisfait. On a été jusqu'à lui faire grief de la mort tragique de son fils don Carlos, mais tout ce que l'on peut reprocher à Philippe dans cette ténébreuse affaire, c'est la claustration atroce imposée à un fils anormal par son père, au nom de la raison d'Etat. Toujours est-il que le roi se montra habituellement tendre pour ses enfants. La lecture de sa correspondance intime est édifiante à ce point de vue.

Voici, par exemple, ce qu'il écrit à ses filles, lors d'un de ses rares voyages : « Je suis heureux d'apprendre que votre frère n'a eu qu'une petite fièvre et qu'il en est déjà délivré. Ma sœur m'a montré la peinture d'un cheval qui me paraît mieux que ses précédents ouvrages; dites-le-lui et ajoutez que j'ai des livres de peinture que je lui rapporterai... Ma sœur me dit que son portrait n'est pas réussi, qu'il est mieux que le peintre ne l'a représenté... Il m'a paru, en examinant ce portrait-ci, que votre frère a grandi, mais non qu'il ait meilleure mine. Je voudrais vous voir tous au lieu de vos portraits... On me donne de très

GRANDE MAISON DE BLANC

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS — BRUXELLES

A l'occasion de l'inauguration de nos agrandissements et embellissements nous offrons à toute personne qui en fera la demande, un cadeau d'une réelle valeur financière.

Pour recevoir ce cadeau, il ne faut rien acheter, mais simplement nous renvoyer le bon ci-dessous collé sur carte postale ou venir le prendre vous-même en nos magasins.

Bon pour un cadeau intéressant que vous offrez à l'occasion de la modernisation de vos magasins.

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Écluse, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

Si vous pouvez écrire Vous pouvez **DESSINER**

**La vie donne davantage à ceux qui savent dessiner
RENDEZ PLUS BRILLANTE VOTRE SITUATION**

VALEUR!... On dit couramment d'un homme : « Il vaut tant »... Ne croyez-vous pas que vous vaudriez plus si vous saviez dessiner? N'avez-vous pas bien souvent regretté de ne pouvoir croquer une figure, une silhouette, un paysage?...

Augmentez votre valeur personnelle

Dans l'exercice de votre profession, n'avez-vous pas senti parfois que si vous saviez dessiner, vous réussiriez mieux? En ces temps, n'est-il pas sage de s'assurer par la connaissance d'un métier auxiliaire, soit une source supplémentaire de profits, soit l'accès d'une nouvelle carrière dans le cas où votre situation actuelle viendrait à vous manquer?

Vous pouvez, si vous le voulez, devenir en quelques mois un bon dessinateur. Pour peu que vous ayez de bonnes dispositions naturelles et qu'un talent, ignoré de vous même, sommeille en vous, vous deviendrez un artiste véritable, vous serez capable de faire carrière dans une des nombreuses branches du dessin, telles que : dessin d'illustration, pour livres et journaux, de publicité, d'affiches, de mode, décoration, catalogues, caricatures, etc... Cela vous sera permis, grâce à l'Ecole A. B. C. qui, par sa lumineuse méthode basée sur des principes modernes et absolument nouveaux, a mis l'enseignement du dessin à la portée de tous.

Grâce à elle, vous pourrez, sans abandonner vos occupations quotidiennes, quels que soient votre âge et votre résidence, suivre les cours pratiques de l'A. B. C. et recevoir les conseils personnels d'artistes professionnels éminents.

Vous avez aujourd'hui une occasion unique de prendre une décision dont dépendra peut-être votre avenir.



Regardez ces dessins si vivants et si simples pourtant. Ils ont été exécutés par des élèves qui, en appliquant les premiers principes de la Méthode A. B. C. ont réalisé des œuvres et non des froides copies. Pourtant avant de suivre ces cours ils savaient à peine se servir d'un crayon et ignoraient tout de leurs possibilités.



Ce croquis, dans lequel les attitudes sont si bien rendues, a été dessiné par un de nos élèves après six mois d'étude.

Une référence inattendue.

Dans le numéro de *L'ILLUSTRATION* du 16 janvier 1932, M. Jacques BASCHET, l'éminent critique, écrivait ces quelques lignes, tout à l'éloge de l'ÉCOLE A. B. C.

« On a pu sourire, au début de cette méthode de dessin qui prétendait former des talents par correspondance. Cela paraissait une gageure. Devant le succès grandissant, il a bien fallu admettre que cette idée répondait à un besoin... L'École A. B. C. reçoit de partout des essais, d'humbles enluminures comme des œuvres déjà mûres où s'affirment des dons. Elle conseille, elle aiguille, forme, développe les qualités et la personnalité. »

NOUS VOUS INVITONS A VENIR NOUS VOIR

Si cela vous est impossible demandez-nous notre intéressante notice.

ÉCOLE A. B. C. de DESSIN (Studio J. 138)

18, rue du Méridien, Bruxelles
Tél. : 17.60.80

Demande de brochure gratuite

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre brochure annoncée ci-dessus donnant tous renseignements sur la méthode A. B. C.

Nom :

Age :

Adresse :

Province :

Ville :

bonnes nouvelles de vous et l'on me dit que vous êtes très grandes; il faut d'après cela que vous ayez beaucoup grandi, au moins vous, la cadette. Si vous avez des mesures, faites-moi savoir de combien vous avez grandi depuis que je ne vous ai vues, et envoyez-moi vos mesures prises exactement avec des rubans de soie ou de fil. Joignez-y celle de votre frère. Je serai charmé de les voir, mais je le serai davantage de vous voir tous. J'espère que Dieu m'accordera bientôt cette joie. »

N'est-ce pas charmant? Ce langage simple et humain n'est pas celui d'un cœur sec, et si Philippe II n'approche pas de la proverbiale jovialité d'un Henri IV, c'est que l'empire qu'il exerçait sur ses sentiments et la conscience de ses responsabilités l'arrêtaient dans ses épanchements. Comme beaucoup d'inquiets, il n'était éloquent que la plume à la main.

Les violences qui marquèrent le gouvernement de Philippe II seraient-elles inconciliables avec la bonté que le roi témoignait à ses enfants? Certes, non! Philippe croyait accomplir les devoirs de sa charge en donnant à la répression des troubles l'allure d'une expédition coloniale. Pénétré jusqu'au scrupule de l'importance de sa mission, il a usé avec intempérance des sévérités que le régime pénal du temps mettait à son service. Rien ne permet de croire qu'il ait nourri le moindre sentiment de cruauté. Il y avait en Philippe plusieurs hommes, celui qui lisait sainte Thérèse et envoyait des fleurs à ses petites filles, celui qui brûlait les hérétiques et punissait les « sauvages », qu'ils fussent maures ou flamands.

Ses lettres familiales mises à part, il faut bien convenir que Philippe II ne rayonnait point la gaieté. Il a fait de Madrid la capitale la plus solennelle de l'Europe et de l'Escorial une pieuse prison, une manière de musée à reliques. Louis Bertrand a beau nous dire que le roi, aux grands jours, priait à danser les séminaristes, la vie qu'il menait et que ses familiers devaient mener avec lui était étonnamment bourgeoise et dévote, dominée par le calme effrayant d'un maître qui ne se souvenait plus d'avoir été jeune.

Philippe manquait du prestige que donnent aux chefs une allure martiale, l'éloquence même creuse, les talents du cavalier, du chasseur, voire du toréador. Charles-Quint aimait et savait combattre en personne le taureau; ses sujets espagnols appréciaient hautement ces performances que Philippe ne tenta même point d'égaliser. Le fils de Charles-Quint prenait sa revanche dans le domaine des arts. Il y avait en lui l'étoffe d'un conservateur de musée. Un homme aussi ordonné ne pouvait qu'adorer les collections; riche de tout l'or de l'Amérique, il mettait sa fierté de roi dans les trésors rassemblés à l'Escorial, « la huitième merveille du monde ».

Et cependant, les gestes du mécène sont rares dans la vie uniforme de Philippe II. L'exceptionnel ne pouvait lui plaire; l'imprévu déjà le rebutait. Il n'aimait pas les voyages, car ses habitudes casanières s'en trouvaient contrariées; il n'aimait pas les armes, puisqu'il ne prit jamais part à un combat; il n'aimait pas davantage les discours qui ne lui permettaient pas la réflexion lente et laborieuse dans son bureau solitaire.

Ainsi, dans la cellule qu'il s'était choisie, le roi travaillait à longueur de journée, dépouillant lui-même le courrier diplomatique, annotant les dépêches, les lettres et les pétitions comme s'il n'avait eu que cela à faire. Il lui était plus facile d'écrire que de régner, et il griffonnait, sans trêve, des remarques de tout genre, politiques, philologiques, morales. Il répondait par écrit aux questions qu'il se posait lui-même à la lecture de ses documents. Cette activité satisfaisait son désir inquiet de tout faire par lui-même, tandis qu'elle dissimulait assez habilement le rachitisme de son esprit.

Sur la table de travail de Philippe II, comme dit très bien Jean Cassou, « la machine du monde se ramène à une mons-

truese combinaison abstraite et administrative ». En ratiocinant sur les nouvelles, en surchargeant de ses commentaires les dépêches de ses ministres, le roi recule le moment de la décision, il ne sait que prendre son parti des événements sans en diriger le cours. Or, l'histoire ne se fait pas sur « fiches », — les historiens seuls repensent ainsi le passé, — et on pouvait espérer en Philippe II autre chose que le roi des archivistes, un bureaucrate couronné. Il semble s'être étourdi dans les secrets de son gouvernement, et son vrai tort fut, « en sachant tout voir, de n'avoir rien su empêcher ».

Son ambition, car il en eut, était mal secondée par un tempérament irrésolu. Le soin trop méticuleux qu'il apportait à la préparation de toute ses entreprises l'empêchait d'agir vite. Il ne sut pas intervenir en temps utile pour protéger Marie Stuart, il lança trop tard l'*Invincible Armada* contre Elisabeth, et, en France, il ne soutint la Ligue qu'après qu'elle se fut déshonorée par ses propres excès.

« Le temps et moi, disait Philippe, nous en valons deux autres. » Il se trompait : à force d'attendre sans cesse le moment propice, il laissait trop souvent passer ce moment sans le mettre à profit. On le voit, Philippe II n'était pas un homme d'action, ce qui ne l'empêchait pas d'être jaloux des hommes d'action. Les lauriers du jeune Alexandre Farnèse lui enlevaient le sommeil. La lettre de révocation de cet excellent général a été rédigée trois fois; les trois minutes successives existent encore. Farnèse, heureusement, mourut avant de connaître l'étendue de sa disgrâce.

Ce trait révèle les plus tristes aspects du caractère du roi : l'envie, la dissimulation, la dureté. Or, à mon sens, tous ces défauts, inséparables de son esprit de devoir et de son idéal chrétien, ne s'expliquent que par une maladie de la conscience, banale mais redoutable chez un souverain, le scrupule. C'est le scrupule de Philippe II — ce scrupule que Louis Bertrand prend avec complaisance pour de la vertu — qui l'a conduit à un labeur absurde, indigne d'un roi; c'est le vice du scrupule, incertitude anxieuse et déraisonnable, qui a rendu Philippe inquiet malgré son calme apparent, lent par crainte de la précipitation, soupçonneux et inflexible pour n'être point dupe, enfin malheureux.

Philippe II était affligé de « ruminations mentales », comme dirait Pierre Janet. Combien n'y a-t-il pas de psychasthéniques — disons de scrupuleux — chez qui l'atonie des facultés supérieures se trahit par des crises d'effort, des manies de recherche, de retour en arrière, de répétition, de conjuration, d'autres encore! Tous ces symptômes, nous les voyons en Philippe, soit qu'il imagine ne pas comprendre les discours les plus clairs sans en relire le texte plusieurs fois, soit qu'il satisfasse son esprit par des conjectures incohérentes mais apaisantes, soit enfin qu'il adjure son confesseur de porter le poids de son âme.

Notre roi aurait pu être guéri de ses scrupules comme le dernier de ses sujets, mais il était roi. Il lui aurait suffi pour se transformer d'un confesseur de beaucoup de bon sens et d'un peu de bonne volonté. Or, il en avait trois, pour sa perte! Et je ne dis rien des médecins et psychiatres du temps...

Ainsi, le scrupule seul peut donner la clef du caractère de Philippe. Celui-ci n'est ni un saint, ni un monstre, mais un homme de devoir, craintif, et sincère, tirailé par mille difficultés et desservi par une intelligence médiocre. Le goût du roi pour les petits moyens et les petites intrigues ne pouvait lui tenir lieu, au contraire, de cet esprit de finesse indispensable aux grandes œuvres, de cette maîtrise qui donne à une vie d'homme son unité.

LÉON-E. HALKIN,
Agrégré de l'Enseignement supérieur,
Assistant à l'Université de Liège.

En quelques lignes...

Semaine de la Bonté

Quand paraîtront ces quelques lignes, la Semaine de la Bonté sera quasi derrière nous. Avec son lot — espérons-le, du moins — d'affables souvenirs, de cordialités en bouquet, de sourires aimables comme les premiers crocus de ce tardif printemps.

Des écotiers nés grincheux ont voulu faire de l'esprit caustique à propos de l'initiative que prenait la Croix-Rouge. A les entendre, nous n'avons besoin que d'infirmières et d'ambulanciers. La Croix-Rouge ne doit révéler son existence qu'aux heures noires des grandes catastrophes, quand les trains se rencontrent, quand le grisou dévaste la mine, quand les eaux du fleuve inondent la campagne et font des sans-logis. C'est là une conception dramatique et bourgeoise.

En réalité, pour mieux vivre, nous réclamons, nous avons le droit de réclamer un climat moral et tonifiant de gentillesse pour tous. La croisade du sourire est de toutes la plus nécessaire. Parce qu'elle contribue à mettre dans l'existence du soleil et de la joie. N'est-ce rien que de s'asseoir, en tramway, en face d'un voyageur optimiste et prévoyant? N'est-ce rien que de constater la disparition du mufler : de celui-là — vous savez bien! — qui prenait un plaisir sadique à vous bourrer les côtes et à vous marcher sur les pieds?

La bonté ne se prescrit pas sur commande, soit! Mais il n'est pas inutile de rappeler les humains trop pressés au culte des bonnes manières et d'une politesse d'autant plus exquise qu'elle sera universelle.

Politique et bonté

C'est notre lot de vivre à une époque où les passions politiques déclanchent, entre citoyens d'un même pays, entre peuples voisins et presque toujours rivaux, les réflexes de l'injure, de l'accusation et de la haine. Le geste même du salut a pris une allure agressive. Le poing se lève ou il se tend. Ce ne sont que clameurs imprécatoires, menaces de mort. Un farouche rictus déforme toutes les bouches. Et l'homme a désappris de crier à la vie : « Vive celui-ci! Vive cela! » pour éructer sa joie mauvaise de destruction : « A bas les autres! A bas tout ce qui n'est pas moi et qui me gêne! »...

Par une singulière ironie des choses, la Semaine de la Bonté coïncide, cette année, avec l'inauguration, à Bruxelles, d'une campagne électorale dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne se distingue guère par la charité, par le respect de l'opinion d'autrui, de la personne d'autrui. Affiches, proclamations, les discours et les tracts, placards et pamphlets, manœuvres de coulisses et meetings au grand jour : tout un arsenal se découvre, où l'insinuation le dispute à l'injure. Cependant, émus par ce débordement de violences haineuses, d'aucuns se sont demandé si la Semaine Pascale, du moins, ne marquerait pas une sorte de Trêve-Dieu.

Acceptons-en l'augure. Sans trop y croire, au demeurant. La passion politique est aveugle et courte. Elle refuse de voir au delà du moment. Et l'on continuera de se traiter de Turc à More... jusqu'aux urnes.

Bonté et sensiblerie

N'allons point confondre, d'ailleurs, bonté et sensiblerie. Nous connaissons tous la vieille-fille-qui-s'évanouit-parce-qu'une-souris-s'est-noyée-dans-les-rails-du-tram. La sensibilité est une

fleur trop délicate pour que l'honnête homme songe à la prostituer dans les mille et une exhibitions de la tragédie quotidienne et facile.

La bonté, la vraie, suppose une force d'âme. Elle s'accompagne de cette virilité qui est la « vertu » par excellence. Le chevalier, preux dans la mêlée, était compatissant pour l'ennemi abattu. Dès qu'il avait enlevé son gantelet de fer, sa main se faisait de velours pour secourir les blessés, pour ensevelir les morts. N'a-t-on pas souvent remarqué que les plus forts, les plus vaillants de tous sont aussi ceux dont la tendresse connaît les secrets les plus délicats, les ressources les plus jolies? Le « bon géant » : c'est un type cher à nos cœurs. D'autant plus cher, n'est-il pas vrai? que nous évoquons aussitôt, dans notre mémoire pieuse, le Roi-Chevalier, Albert le Grand et le très Doux, avec ses poings noueux qui lui servaient à escalader les montagnes et ces timidités qui étaient le signe de sa bonté grande.

« Tandis qu'à leurs œuvres perverses... »

C'est le premier octosyllabe d'une pièce d'anthologie que tous les maîtres ont pris l'habitude de commenter entre deux giboulées de mars. Le printemps n'est pas encore là; mais il souffle, sur la classe, un vent léger de fronde et de vacances. On a ouvert la fenêtre. Un tout petit instant; car le fils du pharmacien relève d'une angine, là-bas, sur le quatrième banc : et il a noué, autour de son cou de chat maigre, une écharpe tricotée par sa mère-grand.

L'anthologie est faite par « thèmes et sujets ». Cela veut dire que l'inspecteur qui, armé de ses ciseaux et du pot à colle, a mis en pièces dix recueils de *Morceaux choisis* pour en fabriquer un onzième, l'inspecteur a groupé les proses et vers sur la famille, la patrie, l'automne, les petites oiseaux, l'océan. Sous la rubrique : « le printemps » figure, en bonne place, le morceau de Théophile Gautier.

Tout le monde se rappelle cette allégorie gracieuse du Chevalier Printemps, lequel se fait, tout à tour, costumier, perruquier, ciseleur de boutons, repasseur de collerettes, maître de solfège, pour disposer Avril, le mois joli, à prendre la succession de Mars. Le bon Théo avait de la virtuosité, voire de la fantaisie. Mais je me suis toujours demandé pourquoi cette blquette printanière d'un tour si preste s'ouvrait sur une énorme, sur une lamentable cheville.

Dites-moi! que viennent faire, au tout premier octosyllabe, ces hommes courants et pervers qui feraient plutôt songer à la « multitude vile » d'un sonnet fameux des *Fleurs du Mal*? Mars, furtif et mystérieux, prépare la féerie des cerisiers en fleurs et des aubades en *si* bémol. A quoi rime cette ruée des « Martiens » vers les satisfactions les plus grosses de leurs appétits les plus crus?...

Ce serait ici le lieu de reprendre l'imprécation de Verlaine :

Ah! qui dira les torts de la rime?...

Il fallait une rime au mot « averses ». Gautier, qui rimait riche, trouve « perverses ». Voilà le hic! Et je demande à connaître le subtil exégète qui rendrait compte d'autre manière de ce premier octosyllabe, impertinent, voire incongru, comme une verrue sur la joue duvetée du frais et rose Chevalier Printemps.

Réaumur

« C'est l'inventeur du thermomètre », déclareront tout de go ceux qui ne se préoccupent, d'ailleurs, que de l'échelle des « centigrades ».

Un médecin fureteur — Jean Torlais — vient de consacrer

à Réaumur un très gros livre. Un livre compilé à l'aide de documents inédits et de liasses d'archives. L'impression est surprenante. Au siècle de l'Encyclopédie, nul ne fut plus encyclopédique (je ne dis pas : « encyclopédiste », qui serait péjoratif) que ce prodigieux touche-à-tout.

Réaumur s'intéresse à la géométrie et à la mécanique. Son cerveau inventif lui permet de découvrir l'acier, de fabriquer les ancres les meilleures, de vulgariser en France la technique du fer-blanc, de promouvoir l'industrie de la porcelaine. Réaumur est un insectologiste distingué, un biologiste de tout premier plan. Lorsqu'il saisissait le point faible des expériences de Buffon et de Needham sur la génération spontanée, il faisait déjà pressentir les découvertes de Pasteur et le rôle du microbe dans la pathogénie.

Mais ce qu'il importe de noter, — et le Dr Torlais n'y manque pas, — c'est que le savant ne tue pas, chez Réaumur, le croyant. Trop épris de l'observation exacte, le contemporain des Encyclopédistes ne peut se résoudre, bien sûr! à professer l'aveugle foi du charbonnier. A plus d'une reprise, les hardiesses de sa pensée le mettront en conflit avec les Jésuites. Pourtant, et jusqu'au soir de sa vie, Réaumur se montrera respectueux de la religion catholique. Et l'on peut dire de lui qu'il inaugure, glorieusement, la lignée de ces grands chercheurs qui se refusent à admettre l'incompatibilité entre le laboratoire où se fait la Science et l'église ou l'on fait oraison.

Les taches du soleil

A l'approche du printemps le soleil fait comme les jeunes gens : il bourgeonne. C'est sans doute la sève qui l'agite. Il a des boutons sur le nez et des taches plein la figure. Ce sont les astronomes — gens peu enclins à la médisance et à l'ironie — qui nous révèlent l'érysipèle de Phébus. Même, ils nous conviennent à contempler sa face bourgeonnée. Il suffit de regarder le soleil à travers un verre fumé pour se rendre compte de la mauvaise mine de ce bel astre essentiel. Car c'est lui le père de toutes les couleurs, de tous les mirages, des songes et des mensonges.

Sur ces taches solaires — vous n'en serez pas étonné! — il y a deux écoles, également armées de documents, statistiques... Et comme toujours, les théoriciens se mangent le nez. Pour les uns, ces taches qui surviennent de temps en temps sur les joues de Phébus influent fatalement sur notre planète et sur les insectes de divers acabits, qui grouillent à la surface de ce fromage terrestre. Pourquoi pas, après tout? La lune, dans son plein, rend bien fantasques et orageuses la mer et les créatures humaines. De là à soutenir que toutes les catastrophes, physiques ou politiques, proviennent de la vérole solaire; que quand ce roi du jour est écrouelleux, c'est nous qui nous grattons dans le sang, les inondations, les éruptions de volcans, les guerres... il n'y a qu'un pas!

Quelques historiens l'ont franchi. Ils ont soutenu, avec dates à l'appui, que la plupart des grandes révolutions, égorgements féroces avaient eu lieu au fort de l'été ou au commencement de l'automne; qu'à ces époques orageuses les dieux, comme les hommes, ont soif! Soif, non de pinard, mais de sang! A ces batailles entre les humains les observateurs ajoutent celles que se livrent, les jours d'orage, les fourmis, victimes comme les hommes de la fièvre solaire.

Ces considérations font hausser les épaules à d'autres savants : « Superstition! Romantisme! » protestent-ils. Pour commettre des atrocités, les hommes n'ont pas besoin du soleil, plus ou moins taché. Ils sont fous en toute saison.

Mais les experts en T. S. F., qui ne font pas de philosophie et ne se perdent pas dans les considérations générales, apportent

un témoignage inattendu à la thèse de l'influence solaire des taches. « Ces taches, à les en croire, émettent des rayons ultraviolets, qui affectent le champ magnétique terrestre et, par répercussion, les communications télégraphiques et radiotélégraphiques. »

La guerre d'Espagne serait-elle, après tout, causée par quelques taches du soleil? Souhaitons que l'astre-roi de l'univers reprenne bientôt, pour la sérénité des hommes, son teint ordinaire!

Problèmes actuels

Lettre d'Amérique

II

En ce moment, comme je l'ai dit déjà dans ma précédente lettre (1), l'opinion américaine est extrêmement agitée par la question de la Cour Suprême. Il est très difficile pour un Anglais de suivre ces réactions fortes et soudaines du sentiment politique américain, car il n'y a rien de pareil en Angleterre. A proprement parler, nous n'avons pas d'opinion publique du tout dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Nous avons bien une certaine force de résistance négative — pour empêcher la conscription par exemple. Mais l'idée d'une vaste discussion publique conduisant aux résultats directs d'un appel populaire et, surtout, l'idée d'une décision dépendant du résultat de cet appel sont tout à fait étrangères à la mentalité anglaise actuelle. Les hommes de ma génération ont bien le souvenir d'une époque où une espèce d'opinion publique possédant même une certaine dose d'initiative, existait encore en Angleterre. Mais cela date d'avant le temps des masses populaires. C'était l'opinion d'une classe définie et limitée, quoique étendue, située sous la *gentry* et au-dessus des grandes masses populaires restant, elle, en dehors de tous les mouvements politiques. Ces masses populaires, on les travaillait et on les influençait, mais elles ne pensèrent jamais à agir elles-mêmes, et il semble qu'elles n'y penseront jamais. Entre-temps l'école primaire officielle et un électorat très organisé ont tout à fait noyé l'ancienne classe moyenne relativement instruite qui « faisait » l'opinion publique telle qu'elle existait à l'époque victorienne.

Aux Etats-Unis l'opinion publique est extrêmement vivante. Tout le monde y a le sentiment que les actes de l'Etat le regardent. Non seulement d'une manière passive, en recevant d'en haut les coups du destin politique mais, le regardent en tant qu'agent actif. Certes, ce n'est pas la démocratie, car la démocratie est matériellement impossible dans un grand Etat, mais c'est une façon vivante d'être citoyens; c'est aussi l'œuvre d'un sens très vif de l'égalité. Et voilà pourquoi la très forte monarchie populaire élective qui caractérise les Etats-Unis, est sujette à de bruyantes et constantes critiques. Ses actes sont examinés, ses intentions interrogées et les limites de ses droits vivement discutées. Cela ressemble beaucoup à la manière dont la monarchie nationale était critiquée et discutée dans la France de l'Ancien régime. Or, le gouvernement de classe tel que le connaît l'Angleterre ne peut, de sa nature, être critiqué. Il n'y a personne pour le faire, sauf ses propres membres et personne n'en connaît

(1) Voir la *Revue catholique* du 12 mars.

les intentions ni les dessous, si ce n'est la classe gouvernante elle-même qui peut toujours supprimer, et facilement, tout commencement de réaction contre sa puissance—réaction peu probable d'ailleurs, car le gouvernement de classe a toute la faveur de la nation. Mais ici, aux Etats-Unis, où le peuple n'a pas la moindre notion de ce gouvernement de classe, c'est l'exécutif central, le monarque, qui est perpétuellement responsable et donc engagé.

L'homme politique le plus puissant du monde, le président des Etats-Unis, y est donc allé d'une initiative très hardie, et tout le monde en parle. Il estime que la Cour Suprême constitue un obstacle à certaines réformes qu'il considère comme essentielles à la détermination de contenir le capitalisme en Amérique. La Cour Suprême est la gardienne des lois fondamentales de la République et comme telle, elle est naturellement la protectrice des contrats. Or, la réforme des abus capitalistes prend l'aspect d'une révision des contrats. La thèse morale qui inspire le réformateur est que le soi-disant contrat entre l'homme sans propriété et l'homme qui contrôle le capital n'est pas du tout un vrai contrat, mais un contrat léonin et qu'il peut donc y être passé outre pour sauver le pays. A quoi la Cour Suprême répond qu'elle ignore tout de pareilles distinctions. Un contrat est un contrat et doit être respecté.

M. Roosevelt propose la retraite des juges de la Cour Suprême ayant dépassé la septantaine et demande le droit de nommer un certain nombre de juges nouveaux. On réplique qu'une fois pareille réforme admise et commencée, la porte se trouverait ouverte à une série d'autres changements dans la Constitution. Or, sans la garantie d'une stabilité de la Constitution, une société hautement égalitaire risque de tomber dans le chaos.

Les adversaires du Président sont les plus bruyants, soutenus, comme ils le sont, par l'ensemble du capital organisé et donc par la masse des journaux. Mais sont-ils les plus nombreux? En Angleterre la question ne se poserait même pas. Nombreux ou pas nombreux y serait sans importance, car des problèmes aussi grands n'y sont jamais soumis aux électeurs et très certainement ceux-ci ne désirent pas qu'on les leur soumette. Ici, au contraire, le nombre constitue l'autorité spirituelle suprême. Le dogme y est encore reçu, que c'est la majorité qui a le droit de gouverner. Les partisans du Président prétendent avoir la majorité du pays avec eux. Ses adversaires rétorquent que c'est possible, mais qu'alors cette majorité est occupée à se déplacer rapidement. La masse du peuple approuve l'esprit des réformes appelées « *New Deal* », parce qu'elle augmentent la sécurité et même le revenu des moins partagés, de ces moins partagés dont le sort misérable, quand ils sont très nombreux, met en danger la société capitaliste. Leur insécurité, le fait d'être mal nourris, mal vêtus, mal logés, et tous les maux qui s'attachent à l'actuel écroulement du capitalisme partout dans le monde.

Mais même les masses, ici, ont un profond respect instinctif pour la Constitution. Elles la sentent indispensable, estimant, avec raison, qu'elle est la garantie de la vie du peuple.

Un étranger peut très difficilement apprécier les choses d'ici. Et un Anglais moins que quiconque, car l'abîme entre l'Europe et l'Amérique est grand, et tout particulièrement entre l'Amérique et l'Angleterre. Et il ne cesse de se creuser davantage. Mais pour autant qu'un étranger puisse émettre une opinion générale, il me semble que la présence d'une Constitution précise dans ce pays est la principale garantie de son unité et donc de sa survivance. Cette Constitution peut être et a été amendée en bonne et due forme, par des moyens qu'elle détermine d'ailleurs elle-même à cette fin. Procédure dont il serait fait un usage excessif si elle touchait au judiciaire. Car aux Etats-Unis, les

juges, et particulièrement ceux de la Cour Suprême, ne sont pas, comme ils le sont en Angleterre, comme ils l'étaient à Venise, et comme ils doivent l'être dans toute société aristocratique, liés à l'exécutif jusqu'à en faire partie. Ils sont complètement indépendants. La distinction des pouvoirs est, ici, une réalité, et si elle disparaissait, la structure entière de la société américaine changerait rapidement.

HILAIRE BELLOC.

Le « yourodivy » russe

La vénération devant les *yourodivyé* a été depuis des siècles un des traits les plus typiques et les plus curieux de la piété populaire russe. Comment traduire ce terme en français? Consulté, le dictionnaire ne nous donne rien qui vaille. Le *yourodivy* (*yourodivyé* est un pluriel!) n'est ni un « fou », ni un « insensé » par lui-même. Mais il en prend l'apparence, l'extérieur, il est censé s'abaisser, se ravalier presque au niveau de la brute « pour l'amour du Christ ». Certains *yourodivyé* ont été canonisés par l'Eglise orthodoxe. De ceux-là nous ne dirons rien, nous contentant de renvoyer le lecteur catholique aux pages de la revue *Irénicon* qui leur sont consacrées.

Mais à côté des *yourodivyé* canonisés, il en a existé une nuée d'autres dont nous pouvons parler tout à notre aise. Ils n'ont pas été élevés sur les autels; nous sommes donc en droit de les apprécier avec une entière liberté. Certains d'entre eux ont été, il est vrai, l'objet d'un véritable culte populaire de leur vivant. Tant pis. Mais nous ne croyons à l'infailibilité ni du *moujik*, ni du marchand, ni de la *barynia* russe.

Pourquoi nommons-nous spécialement le marchand? Dame, parce que dans l'ancienne Russie certains groupes de la classe commerçante se différenciaient nettement du reste de la population. Ils avaient leur mentalité, leurs us et coutumes. Un écrivain dramatique russe trop peu connu à l'étranger, Ostrovsky, nous a laissé des œuvres admirables qui nous font saisir ce type de marchand sur le vif. Cet Ostrovsky ne le cède, je trouve, que bien peu à Gogol. Il convient d'ajouter que les dernières décades d'avant la Révolution avaient sensiblement rapproché la classe marchande des autres classes; dès cette époque les drames d'Ostrovsky commençaient à nous faire l'effet de quelque chose de suranné et de « vieux jeu ». Ils n'en resteront pas moins toujours des chefs-d'œuvre.

Quant à *barynia*, ici encore l'équivalent exact manque en français. *Barynia* se traduit d'habitude par « dame », mais c'est une « dame » typiquement russe. Et il se mêle à ce terme parfois comme une imperceptible pointe d'ironie (j'ai bien dit « imperceptible »).

Moujiks, marchands, *baryni* (1), défilent sous nos yeux dans les cent cinquante et quelques pages d'un petit livre russe conservé au *British Museum* et qui est intitulé : *Vingt-six pseudo-prophètes, pseudo-yourodivyé, folles et fous moscovites*; livre qui a pour auteur un certain Barkoff et qui vit le jour en 1865, à Moscou.

1865... Il y a soixante-douze ans! Le petit livre — bien dépeigné! — a donc paru au lendemain des grandes réformes d'Alexandre II, le « tsar libérateur ». Que d'événements formidables depuis, rien qu'en Russie! En 1877-1878 la guerre russo-

(1) Pluriel de *barynia*.



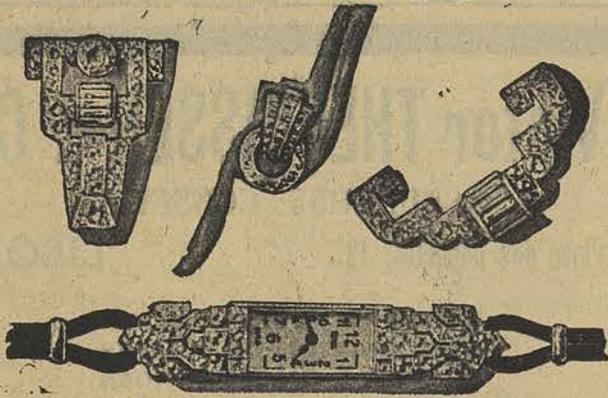
Fournisseur de la Cour

SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg
— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

Attention!

Voulez-vous votre part
des 15 millions
de la 3^{me} tranche 1937
de la

Loterie Coloniale

Achetez encore aujourd'hui
votre billet vert olive - Plan A
qui peut vous rapporter

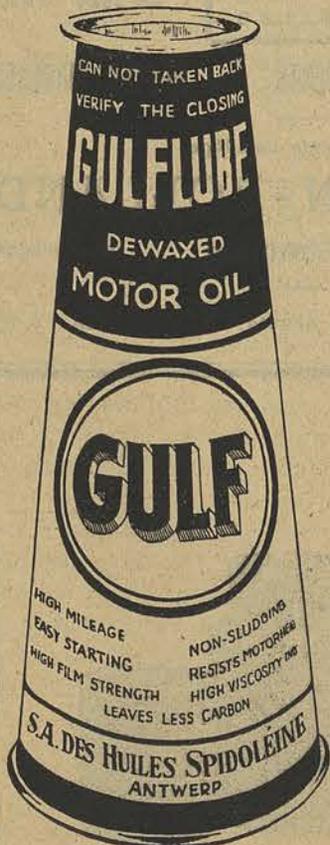
au tirage de mercredi 24 mars

DE

mille francs à **2 1/2 millions**

pour 50 francs

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Paris

LA REVUE DU CINEASTE

*qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
son prix n'est que de frs. 3*

VAN DOOREN

*Sera heureux, d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 97, RUE LEBEAU
BRUX.*

269



PLUS
DE FORCE
ET SANTÉ
PAR

STOUT LEOPOLD

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



LA VIE EST CHERE

pour celles qui ne savent pas utiliser
au mieux les ressources de l'art culi-
naire.

Si vous voulez faire une cuisine meil-
leure bien que moins coûteuse,
employez sans hésiter l'Extrait de
Viande Liebig qui, sous une forme
concentrée, contient la force et la
saveur de la meilleure viande de bœuf.
Depuis plus de deux tiers de siècle,
les bonnes ménagères en ont fait leur
profit. Faites comme elles, employez



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

turque; en 1881 l'assassinat du tsar déshonoré par les bombes nihilistes; de 1881 à 1894 le règne d'Alexandre III, règne réactionnaire peut-être, mais qui n'en a pas moins donné à la Russie treize années de paix (et de prestige!) extérieure et de calme intérieur; de 1894 à 1917 le règne de Nicolas II qui fait rouler dans l'abîme la dynastie, la monarchie et la Russie elle-même; de cet abîme celle-ci ne sortira, ensanglantée, que sous les espèces de l'U. R. S. S.

Quant au « pseudo » devant « prophètes » et devant « *yourodivyé* », je me demande si ce n'est pas là de la part de M. Barkoff un inoffensif stratagème. La crainte de la censure n'est-elle pas pour l'écrivain le commencement de la sagesse?

L'opuscule dépenaillé de M. Barkoff contient donc vingt-six brèves biographies de *yourodivyé* russes des deux sexes. Parmi eux il y en eut d'illustres, il y en eut aussi qui le furent beaucoup moins. Certains furent de véritables célébrités. Partout les détails pittoresques, les traits caractéristiques, la « couleur locale » abondent : qu'on le veuille ou non, ce *yourodivisme* était bien un phénomène spécifiquement russe; comment expliquer, sinon, la popularité extraordinaire dont jouissaient quelques-uns des individus dont nous parle Barkoff? Mais, grand Dieu, ce que la fraude, le charlatanisme, l'exploitation de la sottise humaine y trouvaient leur compte! C'est à frémir. L'effet général est, il faut le dire, passablement répugnant.

J'entends d'ici un de mes lecteurs me demander : Si Barkoff avait écrit son livre à notre époque aurait-il parlé de Raspoutine? Ma réponse sera négative. Le néfaste moujik sibérien n'était nullement un *yourodivyé*. Son influence a été à bien des égards déplorable, il a agi sur le sentiment monarchique russe comme un corrosif; c'est pour une bonne part à lui que Nicolas II doit d'avoir été renversé. Mais Raspoutine, s'il était astucieux et sans scrupules, n'était nullement dépourvu d'intelligence et de bon sens. C'est lui faire, pensons-nous, une injure imméritée que de le mettre sur le même pied que quelques-uns tout au moins des lamentables « héros » de M. Barkoff. Et l'aveuglement inepte des admirateurs de « Grégoire » (1) était peu de chose comparé aux extravagances effarantes, écœurantes, dans le même ordre d'idées, des fervents des *yourodivyé*.

En nous narrant ces insanités, l'auteur a parfois un sursaut d'indignation; citons (Barkoff a en vue un *yourodivyé* du nom d'Ivan Stépanovitch) :

« Ici ce n'est même pas une fausse conception de la piété, ce n'est même pas la fascinante pensée (!) de faire son salut à prix d'argent : ce n'est qu'une stupidité extrême. Ivan Stépanovitch est un *blajenny* (2) : couvrons-le donc d'argent! Tel marchand roue de coups un gamin à son service parce que celui-ci a mangé un morceau de pain de trop, ce gamin gèle dans la boutique parce que sans caoutchoucs, souvent sans pelisse; c'est avec peine qu'il soutire à son maître dix copecs pour aller prendre un bain d'étuve; même le dimanche il est à son travail ou fait des courses toute la journée; Dieu le garde d'aller à l'école du dimanche : il sera battu comme plâtre. Mais voici Ivan Stépanovitch qui s'amène; alors ce même malheureux gamin court chercher, par ordre de son maître, des *kalatchi* (3) bien tendres, du vin rouge coûteux, du caviar. De la plus grande partie des milliers de roubles que gagnent les marchands en trompant et en dupant leur clientèle de ce côté de l'eau (4), ce sont Ivan Stépanovitch, les bigots et les œuvres de piété de la même espèce qui bénéficient de l'autre côté de l'eau, dans le Zamoskvorétchié.

(1) Prénom de Raspoutine.

(2) Synonyme de *yourodivyé* par à peu près.

(3) Une espèce de pain blanc.

(4) La Moskwa; c'est sur cette rivière que se trouve Moscou. « Zamoskvorétchié » signifie : « la partie de la ville se trouvant de l'autre côté de la Moskwa ».

» Ou bien : voici deux richissimes marchandes habitant Moscou : la mère, une veuve, dépense tous les ans plusieurs milliers de roubles pour les *startsy* et *staritsy* (1); sa fille lui emboîte le pas; en outre, elle laisse tous les ans cinq mille roubles chez un coiffeur français qui la coiffe tous les jours. Mais demandez-leur donc si elles ont donné quelque chose aux écoles du dimanche? Si elles ont visité ne fût-ce qu'une seule de ces écoles? Rien! jamais! On n'entend de leur part que plaintes à l'adresse de la police : Pourquoi n'appréhende-t-elle pas les voleurs? Pourquoi ces vols terribles partout? Mais de grâce, que peut faire la meilleure des polices, alors que vous, vous tous qui constituez la « société », ne faites qu'encourager les voleurs? Voyez ces séries de ruelles misérables et désertes : des foules d'enfants en guenilles et pieds nus ne sont « éduqués » que par ce que la rue où ils courent du matin jusqu'au soir leur fournit. Voyez la *Nojévaïa linia* (2) : à côté de chaque boutique deux ou trois gamins se trémoussent : toute leur « éducation » consiste à convier à tuer-tête les passants à entrer dans la boutique et à observer leur patron qui trompe ses clients et tâche de leur faire payer sa marchandise au triple. Voyez ces foules de cochers de fiacre qui « poussent » à Moscou : d'habitude ils commencent leur métier à l'âge de neuf ou dix ans. Dites-moi, qu'avez-vous fait pour ces pauvres gens? Rien, absolument rien. Soit, ne vous plaignez donc pas qu'il y ait des voleurs — et taisez-vous. »

Ailleurs Barkoff se demande ce qui pousse le sexe faible de Moscou vers le *yourodivyé* :

« Le paysan sain — dit-il — trouve une nourriture spirituelle dans la chanson, l'antique chanson de ses pères, qui dit beaucoup à un cœur non corrompu; pour le savant elle existe dans la science, pour la jeunesse dans le romantisme des espoirs et des aspirations, pour le citoyen et la citoyenne dans les services élevés rendus à la patrie. » Il en est autrement, poursuit notre auteur, de la marchande et de la dame (*barynia*) moscovites. Tout leur « monde idéal », toujours à en croire Barkoff, « ne va pas au delà d'un poisson, d'un vigoureux cocher, d'un très gros cheval et — ici un *sine qua non* — d'un *yourodivyé* quelconque. »

Ce n'est pas sans arrière-pensée, l'avouerai-je, que j'ai traduit ce dernier passage textuellement. Je vois d'ici l'étonnement de mes lecteurs. Que vient faire ici ce poisson? demanderont-ils. Et pourquoi ce vigoureux cocher? Faut-il vraiment que l'« âme slave » recèle tant de mystères et de surprises! Qu'il me soit donc permis de m'expliquer. Le poisson est une allusion aux intérêts culinaires de la marchande moscovite. Très dévote, elle faisait constamment maigre : de là l'attirance que devaient bien exercer sur elle les plats de poisson. Quant aux cochers, plus ils avaient une belle prestance, plus ils étaient vigoureux, robustes et dodus, plus ils étaient prisés. Le marchand qui avait à son service un automédon de dimensions corporelles particulièrement impressionnantes n'en était pas médiocrement fier. Le chic moscovite voulait également des chevaux à l'avenant.

* * *

Abordons maintenant la galerie de types bizarres que Barkoff fait défiler devant nous. A tout seigneur tout honneur : commençons par le principal d'entre eux. Ivan Yakovlévitch est le fils d'un prêtre de Smolensk. Il a reçu quelque instruction et a étudié, à l'en croire, à une des académies ecclésiastiques. Il lui arrive on ne sait trop quelle histoire désagréable (ce détail figure dans plus d'une biographie!) et il prend le parti de se muer en *yourodivyé* et d'habiter désormais dans la forêt. Des

(1) Pluriels de *starets* et *staritsa*. Raspoutine était regardé par ses admirateurs comme un *starets*. La signification première de ce terme est « vieillard ».

(2) Boutique de coutellerie.

paysans des alentours l'y découvrent creusant le sol à l'aide d'un bâton; par pitié ils lui construisent une cabane, et sa renommée ne tarde pas à se répandre. Cette période de l'existence d'Ivan Yakovlevitch (1) aurait pu durer longtemps : un incident imprévu y met inopinément fin. Une riche marchande de Smolensk se prépare à marier sa fille et vient consulter le *yourodivy* accompagnée de la fiancée, dans un carrosse à six chevaux. A la question qu'on lui pose : « La servante de Dieu, une Telle, sera-t-elle heureuse si elle se marie? », le saint homme répond en frappant du poing sur la table et en hurlant : « Brigands! voleurs! frappe! frappe! » Rentrée chez elle la fiancée décide qu'elle ne se mariera pas, mais cela ne fait pas l'affaire du fiancé qui se rend chez Ivan Yakovlevitch, le roue de coups au point de lui casser, semble-t-il, les deux jambes, puis demande au gouverneur de Smolensk de débarrasser la société de ce « fanatique ». En fin de compte, comme il n'y a pas de maison d'aliénés à Smolensk, on l'enferme dans une maison d'aliénés à Moscou. Sa renommée l'y précède. Il y passera quarante-trois ans et, chose étrange, pourra « prophétiser » et « guérir » en toute liberté. Les cadeaux qu'on lui apporte (rien de bien précieux d'habitude : des pommes, du tabac à priser, etc.), il les distribue à d'autres, mais en passant par ses mains ils sont « sanctifiés » et dès lors censés accomplir des miracles. Voici un exemple : une dame de Smolensk éprouve de grandes douleurs à un des doigts; les médecins veulent l'amputer; fort heureusement elle se souvient qu'elle a dans un tiroir un paquet de tabac à priser, don du *yourodivy*, elle en saupoudre le doigt et celui-ci est immédiatement guéri...

Ivan Yakovlevitch était un individu relativement cultivé et écrivait fort bien; mais pour impressionner ses correspondants, il préférait les pattes de mouche; quant à la teneur de la plupart de ses billets (pas de tous cependant : Barkoff en reproduit une trentaine), elle était des plus énigmatiques. Galant avec les jeunes femmes, il était souvent de la dernière grossièreté avec les dames âgées. Il passa au lit les dernières années de sa vie, et comme il mangeait avec les doigts et les essuyait ensuite contre le lit, celui-ci présentait l'aspect qu'on devine.

Il arrivait au *yourodivy* de ne pas faire ses Pâques pendant des dizaines d'années; il mangeait aussi bien gras que maigre pendant le carême, mais tel était son « prestige » que les personnes les plus dévotes parmi celles qui le fréquentaient faisaient de même en sa compagnie!

D'après certains récits, Ivan Yakovlevitch aurait été doué de qualités que nous appelons aujourd'hui supranormales; il aurait même eu le don de la prophétie. En voici un exemple narré par le prince Alexis Dolgorouky, lequel paraît s'être beaucoup occupé du magnétisme animal vers le milieu du XIX^e siècle. Chaque année, un marchand, ami d'Ivan Yakovlevitch et que le prince connaissait personnellement, venait supplier le *yourodivy* de faire ses Pâques en carême et recevait, chaque fois, la réponse stéréotypée : « C'est à toi que je me confesserai. » Le marchand en question avait une femme et cinq enfants : tous furent emportés par le choléra (en 1830, sans doute), et, désespéré, le malheureux chercha le repos dans un couvent. Il devint bientôt « hiéromoine ». Là-dessus Ivan Yakovlevitch commença un jour à pleurer et à geindre et demanda qu'on lui amenât le moine Un-Tel de tel monastère. Ce qui fut fait. Le moine — l'« hiéromoine » plutôt — était l'ex-marchand; le *yourodivy* se confessa à lui et reçut de ses mains la Communion...

La popularité extraordinaire dont jouissait le personnage se

(1) Presque tous les héros de Barkoff ne sont désignés — selon la coutume russe — que par leurs deux prénoms. C'est ainsi qu'Ivan Yakovlevitch veut dire « Jean fils de Jacques ». Le héros suivant, Sémione Mitrich, est « Simon fils de Dimitry » (Démétrius), etc. Les noms de famille sont relativement peu employés par les Russes.

manifesta de façon frappante à ses funérailles. Les assistants étaient innombrables. Il pleuvait et une boue liquide couvrait le sol. N'importe : jeunes filles, femmes du peuple, dames se couchaient par terre pour que le cercueil passât au-dessus d'elles (il était — naturellement — porté à bras d'hommes). D'étranges bruits couraient : un peintre, disait-on, avait voulu faire le portrait du défunt, mais aussitôt les yeux et les lèvres de ce dernier d'enfler démesurément; il fut donc décidé que le mort ne voulait pas de ce portrait et le peintre renonça à son projet. On déchira en petits morceaux la chemise d'Ivan Yakovlevitch et on se les partagea. Des femmes lavèrent le corps du mort — et *burent* l'eau. On rassembla dans des fioles le liquide qui décollait du cercueil, on se partagea les morceaux d'ouate que le *yourodivy* avait portés dans les oreilles et dans le nez... J'ometts certains détails encore moins ragoutants.

* * *

Après Ivan Yakovlevitch, disons deux mots de Sémione Mitrich. Si pour Barkoff le premier peut être regardé à bon droit comme « un grand penseur et philosophe à la manière de l'ancienne Russie » (je ne prétends nullement faire mienne cette appréciation un peu inattendue!...) rien de pareil chez Sémione. Celui-ci habitait à Moscou — toujours à Moscou — dans la cuisine d'un appartement occupé par un marchand — toujours un marchand, — cuisine qui se trouvait dans un sous-sol. Ivan Yakovlevitch ne péchait pas, on l'a vu, par excès de propreté physique; Sémione n'était, lui, qu'un amas de boue vivante. Renchérissant sur le premier, il ne quittait son lit *dans aucun cas*. C'était, paraît-il, sa façon à lui de se mortifier, son *podvig* (« exploit »), pour parler le langage de ses pareils. Très entouré, lui aussi, il n'aimait guère être interrogé, et lui posait-on des questions, il y répondait de façon grossière, voire en lançant à la tête de l'indiscret quelque ordure. D'autres fois il répétait à n'en plus finir le premier mot qui lui venait en tête, tels que « bûches », ou « planches », ou « poux », etc. Il va de soi que ses fidèles se mettaient la cervelle à la torture pour découvrir à ces mots un sens profond et, qui mieux est, y réussissaient parfois.

Mort, le malpropre personnage fut enterré de façon particulièrement solennelle. L'affluence était innombrable et, sans doute pour honorer tout particulièrement l'illustre défunt, le cercueil fut porté de l'église jusqu'à la tombe *sur les têtes* des assistants.

* * *

Arrachons-nous à une atmosphère aussi fétide pour parler brièvement, toujours d'après Barkoff, de Macha, de Boussino. Macha est une toute jeune paysanne, orpheline, qui commence par vivre dans un couvent, puis le quitte, puis reparait dans le village de Boussino, à une douzaine de kilomètres de Moscou. C'est qu'une révélation céleste lui a appris, déclare-t-elle, qu'une icône y est ensevelie à un certain endroit. Pieds nus, les cheveux épars, en chemise, elle commence à creuser le sol. Peu à peu il se forme là un trou, un grand trou même, lequel est baptisé grotte. D'icône, point. Mais les dévots et les simples curieux d'affluer à Boussino en foule, à la grande joie des habitants qui n'avaient jamais été à pareille fête. Le petit village devient bien vite un centre tant d'excursions que de « pèlerinages ». Il va sans dire que Macha est pourvue de tout le nécessaire, mais quant aux dons en argent, ils prennent le chemin des poches d'un petit groupe d'aventuriers qui exploite la jeune paysanne. L'hiver approchant et l'icône se faisant toujours attendre, les autorités interviennent. Interrogée, Macha reconnaît n'avoir reçu aucune révélation céleste et rejette toute la responsabilité

Aux fines bouches...

10.000
FRANCS

1^{er} PRIX

5.000
FR

2^e PRIX

4.000
FR

3^e PRIX

2.000

4^e PRIX

1.500

5^e PRIX

1.000

DU 6^e AU 10^e

500

DU 11^e AU 50^e

200

DU 51^e AU 100^e

100

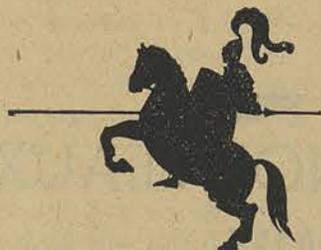
DU 101^e AU 250^e

50

DU 251^e AU 500^e

DU 501^e AU 1000^e 50 FR.

OU UN GROS COFFRET DE
" SUPERPRALINES JACQUES "

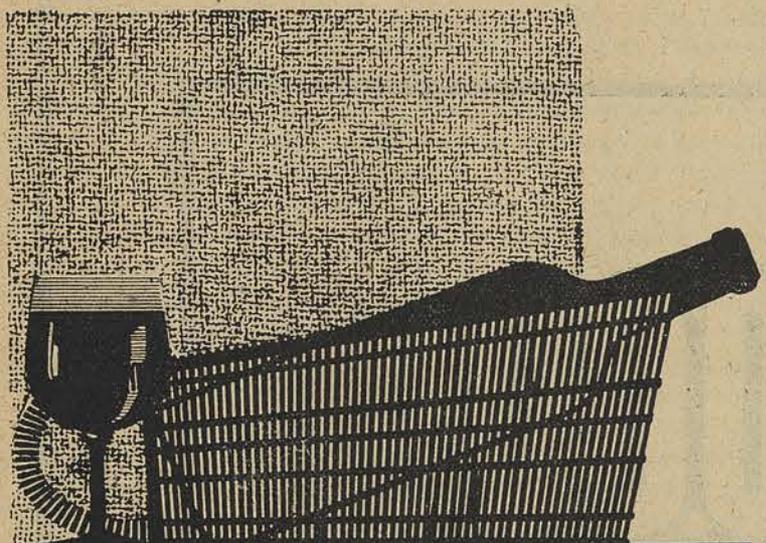


TOURNOI
des 6 meilleurs

JACQUES

SUPERCHOCOLAT
100.000 FR. DE PRIX EN ARGENT

BULLETINS CHEZ TOUS LES CONFISEURS, ÉPICIERS
ET QUICONQUE VEND DU SUPERCHOCOLAT " JACQUES "



VINS

récolte 1931

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

3²⁵

4⁰⁰

5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis pur jus de raisin ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES-BRUXELLES



Sylvia DUC

sur des membres de sa famille. Ceux-ci ne sont cependant pas inquiétés. Les destinées ultérieures de la jeune personne sont inconnues; espérons qu'elle aura pu se marier convenablement, et n'aura pas récidivé.

Voici le « Père » André (inutile d'ajouter que lui non plus n'est ni prêtre, ni religieux). Celui-là, un moujik retors, est de Saint-Petersbourg. Lui aussi a des « ennuis » avec la police ou la justice, tête de la paille humide des cachots, puis se transporte à Moscou. Il parle quelque peu le français, ce qui contribue sans doute à son prestige. André a plusieurs cordes à son arc. Se rend-il dans une maison dont le propriétaire est d'une piété notoire, il porte des chaînes sur le corps et s'arrange de façon à les faire voir; est-il au milieu de vieilles dévotes, il ne tarit pas sur ses péchés et sur l'enfer. Lui arrive-t-il de passer la nuit chez un de ses admirateurs, il dédaigne le lit moelleux qui lui a été préparé et s'étend par terre. Il a forgé à l'intention d'éventualités semblables la « maxime » que voici : « A dormir ici sur la dure, tu coucheras dans l'autre monde dans un lit bien doux. »

Le tableau devient différent lorsque le « Père » André a pour compagnons des jeunes gens. Le ton de ses conversations change du tout au tout, il chante, il boit et ne recule pas devant les récits les plus risqués. Mais il a réponse à tout. Un de ses protecteurs le surprend un jour — jour maigre! — en joyeuse compagnie devant un carafon d'eau-de-vie et quelques tranches de saucisson.

— Que fais-tu donc là, Père André?

L'autre ne se laisse pas désemparer pour si peu :

— N'as-tu donc pas lu que les saints de Dieu mangeaient eux aussi du saucisson?

Je suppose que le « protecteur » d'André sera resté bouche bée devant tant de science.

* * *

Marfa Guérassimovna, à l'époque où notre auteur écrivait, était depuis trente ans une religieuse — *zavornitza* (recluse). Elle ne sortait que fort rarement, et ses sorties jetaient chaque fois le trouble parmi les ferventes. Pour une raison ou pour une autre elles étaient censées pronostiquer les pires catastrophes. Marfa rentrée dans sa cellule, tout se calmait, et alors les bigotes de stationner des heures entières en foule devant la toute petite fenêtre où la recluse passait une partie de son temps à tisser de la dentelle (une dentelle, soit dit en passant, qui ne devait rappeler que de loin les dentelles de Bruxelles ou d'Alençon). Un événement de quelque importance avait-il lieu dans la famille de ces bigotes, on venait demander à Marfa — en lui remettant un peu d'argent ou un *kalatch* — un morceau de dentelle. Si elle en donnait, c'était bon signe; un refus était regardé comme un véritable malheur. La récipiendaire d'un morceau de dentelle était aussitôt accablée d'un tas de questions. On lui demandait comment était vêtue Marfa Guérassimovna en s'approchant de la petite fenêtre, si elle avait donné le morceau de dentelle de suite, si ce morceau était long ou court, large ou étroit, et on se livrait à ce sujet aux conjectures les plus diverses.

Tout cela n'était peut-être ni bien sensationnel, ni bien édifiant : cela nous change en tout cas des incongruités ignobles d'un Sémione Mitritch...

* * *

Voici Kirioucha (diminutif de Cyrille). C'est un paysan de Toula, dont les antécédents ne sont pas très clairs, mais devenu *yourodivy* il a trouvé un moyen très simple de couper court à toutes les questions indiscrettes : désire-t-on tirer son passé au

clair, il n'a qu'une seule réponse : « Je suis le serviteur de Dieu Kirioucha. » Un marchand lui demande-t-il de venir prendre chez lui le thé : « Je ne viendrai pas, je serais très heureux, savez-vous, mais les saints ne le permettront pas », répond-il. Inutile de dire combien il aiguillonne par là la curiosité de son public. Enfin, la femme d'un fabricant de farine parvient à mettre la main sur Kirioucha : il viendra chez elle. Le grand jour arrive. Une fois dans la cour d'entrée Kirioucha commence par faire force signes de croix, puis arrivé tout près de la porte il crie soudain : « Les planchers ne sont pas lavés, il y a eu des chiens ici » — puis s'en va. Alors la *moutchnitchikha* comprend : tout récemment un étranger, donc un non-orthodoxe, est venu chez elle donner des leçons à sa fille! On lave planchers, portes et fenêtres, toute la maison est aspergée d'eau bénite (1), puis Kirioucha est réinvité. Toutes les femmes de marchands apparentées sont là qui attendent. Le personnage entre à pas lents et tête baissée; sans doute est-il absorbé dans ses pensées. Il demande une table recouverte d'une nappe bien propre, fait allumer des cierges, puis, s'adressant à l'assistancé : « Etes-vous des femmes mariées ou des veuves? » demande-t-il. Toutes sont, paraît-il, mariées. « Etes-vous pures ou non? » Toutes répondent qu'elles le sont. « Si vous ne l'êtes pas, poursuit le saint homme, ne vous approchez pas de moi, sinon vous serez démasquées. » Là-dessus il leur enjoint de se prosterner jusqu'à terre, puis, se mettant lui-même à genoux, enlève une sacoche qu'il porte toujours sur lui et dont il ne se sépare jamais, et en retire les objets infiniment précieux qu'elle contient. C'est d'abord une fiole remplie d'un liquide, lequel n'est ni plus ni moins qu'un spécimen de... ces ténèbres d'Egypte qui s'abatirent un beau jour sur Pharaon de par la volonté de Moïse; puis c'est une pierre ramassée par le même Moïse lors du passage de la mer Rouge; puis un fragment du corps d'un des enfants massacrés par Hérode. Brochant sur le tout, ce sont encore un os de la baleine de Jonas et... un des sabots de l'ânesse de Balaam! Une partie de ces trésors est vendue sur place, le reste le sera plus tard.

Hélas! la carrière si brillante et si lucrative de notre Kirioucha fut tranchée net par un incident terriblement vulgaire. Il s'amouracha d'une employée d'une de ses clientes, une couturière, et comme il avait amassé pas mal d'argent crut bien faire en installant un atelier de couture à son intention. Il avait compté sans sa favorite qui le mit à la porte, tout en gardant l'argent, puis se maria. De ce fait l'astre de Kirioucha pâlit singulièrement. Sa carrière de *yourodivy* était finie; il se rattrapa d'ailleurs et après une éclipse passagère reparut sous les espèces d'un... marchand d'habits.

* * *

Nos lecteurs ne nous en voudront pas d'en rester là dans notre analyse du livre de Barkoff. Quant à tirer des conclusions de ce qui précède, nous nous bornerons à une seule. Quoique affirmé certains optimistes (2), l'assaut livré par le communisme et les Soviets à la religion, en Russie, a été sans nul doute couronné d'un succès tout au moins relatif. Les nouvelles générations sont coulées dans le moule d'un athéisme auquel tout sentiment

(1) De grâce, qu'on ne rende pas les Russes de notre époque responsables d'une manifestation aussi saugrenue d'intolérance se passant il y a un siècle dans un milieu d'une culture fort relative! Les Russes appartenant à la classe cultivée sont en règle générale très tolérants.

(2) Récemment certains émigrés russes se passaient de mains en mains un manuscrit représentant la situation religieuse russe sous un jour fort encourageant. Ce manuscrit était lu, relu, commenté, voire copié. Seulement, il ne nous a pas été possible d'en connaître les origines exactes! C'était du reste là un détail qui n'intéressait ces braves gens — en l'occurrence, ces braves dames — que très médiocrement.

religieux est étranger. Le sang ne coule plus — provisoirement peut-être — pour des motifs d'ordre religieux; l'œuvre d'athéisation n'en progresse pas moins. Nombreux sont les martyrs faits par la persécution alors qu'elle était violente, mais où sont les *défenseurs* de la Religion? Le peuple russe, censé si croyant, n'a, tout compte fait, opposé à la tempête antireligieuse aucune résistance digne de ce nom et lui a permis de tout balayer à sa guise, de la Baltique au Pacifique. Et si aujourd'hui les Soviets se montrent un peu plus accommodants dans cet ordre d'idées, ce n'est pas, pensons-nous, que la résistance rencontrée par eux leur ait fait peur : c'est plutôt parce qu'ils se seront convaincus que la religion telle qu'elle est pratiquée là-bas, ne présente pour eux rien de très dangereux, ne contrecarre que bien peu leurs projets. Dans pareille passivité des masses dites croyantes, les effets abrutissants produits par le culte séculaire d'un « phénomène » tel que l'inepte *youdivisme* ne seraient-ils pas pour quelque chose?...

Comte PEROVSKY.

Le Père Yvon, bon capucin des Terreneuvas et pêcheur d'hommes

La poésie de la mer a inspiré bien des berceuses. On chante *La Grande Bleue* ou *La Grande Câlène*. Flots moirés, houle glauque, l'ourlet blanc de la vague sur la grève, les mouettes aux ailes immobiles dans le vent du large qui suspend leur vol : il y en a pour tous les couplets, pour tous les rêves. Mais Botrel lui-même, le barde au chapeau rond, a dit, dans des strophes apeurées, qu'il est, aux bancs de Terre-Neuve, de l'autre côté de l'horizon où disparurent un matin les voiles des Paimpolais, une mer méchante et sournoise, profonde comme un gouffre, inexorable comme le tombeau.

C'est la compagne et la terreur des pêcheurs d'Islande. Les pêcheurs d'Islande! On songe au roman de Loti, aux dramatiques équipées de « mon frère Yves ». Et certes, Loti savait ce dont il parlait quand il jetait ses personnages en pleine tempête. Les choses de la mer, il avait acquies, conquis le droit de les appeler par leur nom. D'où vient cependant que le romanesque de ces aventures d'amour et de mort affadisse, dirait-on, le sel du large, l'iode des embruns fouettés par le vent?... Pour dire de la façon la plus émouvante l'existence quotidienne des Terreneuvas, point n'est besoin de recourir aux prestiges de l'imagination. Ici, l'intrigue n'a que faire. Le drame est tout entier dans un simple carnet de bord : « Réveil à 3 heures. On « croche » dans le doris. Levée des lignes. Douze heures de dur tirage. »

Et c'est ici, pour le dire tout de suite, qu'il faut se défier de ce romantisme qui croit ennoblir certains métiers (le métier de berger, le métier de meunier, le métier de pêcheur aussi) en les transposant sur le plan et dans le cadre de l'imaginaire. Le réel a bien sa grandeur.

* * *

Cette grandeur, cette sublimité du réel, il n'est point donné aux âmes ordinaires de l'appréhender. Parce que c'est le propre

des petits esprits et des cœurs mesquins de dramatiser — bourgeoisement — les émotions que donne le spectacle de la vie. La littérature y est pour quelque chose, soit! Mais les romanciers, mais les scénaristes de films à succès ne s'évaderaient pas ainsi du côté du fantasmagorique, si le public ne réclamait, pour réveiller son attention qui tôt se lasse, ce que le programme qualifie de « sensationnel ».

Je viens de lire un livre très simple et prodigieusement émouvant. Avec *les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groënland*, j'accompagnais le P. Yvon, capucin-aumônier. Nous n'avons point vécu d'aventures extraordinaires. La mer était grosse, comme d'habitude en ces parages désolés. Courbés sur les avirons, des hommes au visage tanné luttèrent contre la houle : c'est leur lot. Les morues passaient, par bancs : c'est leur destin d'achever leur migration aux mailles lourdes du filet. Parfois, la mort faisait son geste de faucheuse; mais des Terreneuvas, il en disparaît ainsi, il en « périt en mer » chaque saison de pêche que Dieu fait!... Pourtant, j'ai rarement éprouvé l'indigence de la « littérature » comme au fil de ce journal véridique et sobre et qui est comme un bréviaire d'héroïsme et de foi.

Beaucoup de Belges connaissent le P. Yvon. Il leur a parlé, cet hiver, dans une douzaine de nos cités. On avait annoncé parfois : « Mon curé chez les marins. » Le rôle était difficile à tenir. Le roman, le théâtre ont multiplié à mille et un exemplaires ce type du curé tout rond et sans manières qui triomphe dans un bouquin cher à M. Clément Vautel. S'il faut dire franchement mon opinion, je n'aime pas beaucoup que la robe du prêtre s'accommode ainsi des exigences... relatives de l'argot et de la bouffarde. Je ne désire point que « mon curé » soit salonnard; mais il me déplaît qu'il se fasse la tête d'un sous-off'. Le P. Yvon arrivait chez nous précédé d'une dangereuse réputation. On disait : « C'est le capucin qui mâche la « chique », qui dit le mot et qui ne craint pas de retrousser sa robe de bure pour mieux marcher sur le pont gluant de tripaille et de sang de morue ». Et c'est vrai que le P. Yvon n'est ni calamistré, ni précieux. Mais sa force, sa force de persuasion et de sympathie, elle vient — uniquement — de sa totale vérité. Le P. Yvon est vrai.

Le P. Yvon est vrai. Cela veut dire qu'il ne cherche pas à forcer la note. S'il a troqué sa bure de fils de saint François contre les bottes et le ciré du loup de mer, ce n'est point par vaine ostentation, par cabotinage, pour le plaisir de poser en uniforme de Terreneuva sur la photo qui nous le montre au milieu de ses amis les pêcheurs : c'est, tout uniment, parce que la vie du bourlingueur de houles s'accommode mieux du ciré et des bottes, voilà!

On ne cherchera donc point, dans ce livre de bonne foi, la peinture conventionnelle d'une croisière à sensations sur les bancs noyés de brume. Le P. Yvon dit, le plus sobrement du monde, les hasards familiers de la pêche et comment il exerce, à quelques encablures des icebergs flottants, son bon apostolat de bon Samaritain.

* * *

Mais quelles aventures imaginaires vaudraient, dites-moi! l'aventure quotidienne et quotidiennement acceptée des pêcheurs d'Islande?

Ils ont choisi ce rude métier. Par vocation. Par atavisme, surtout. Leur enfance s'est écoulée au bord de la mer qui attire. Sans doute, ils ont vu, dans le cimetière, les inscriptions qui évoquent le martyrologe des Bretons. Ils ont entendu, au prône, M. le Recteur faire l'obit des « péris en mer ». L'appel du large est plus éloquent que les conseils de la prudence, de la lâcheté. Pour s'embarquer sur le voilier au nom qui chante, ils sacrifieront, pendant des printemps et des printemps, la joie des pommiers

en fleurs. Et, un matin, toutes voiles gonflées, tandis que les mamans, les fiancées, les petiots aussi se pressent sur la jetée, les yeux humides et le sourire vaillant, la flottille des Terre-neuvas cingle vers l'inconnu...

Ce qu'est la tâche des pêcheurs, quand ils seront arrivés sur les bancs, le P. Yvon nous le conte avec une minutie amoureuse et fidèle. Car il sait, pour avoir partagé cette rude vie du « laboureur de la mer », qu'elle suppose des fatigues sans nom. Les lignes une fois jetées, les filets tendus, il faut, pied par pied, d'une profondeur de 70 à 100 mètres, tirer, arracher cela des abysses de la mer houleuse. Et crachent les embruns! Et soufflent les rafales! Et mord le gel! Et brûle, à d'autres moments, ce soleil du Groënland qui n'arrête pas de brûler! Les doigts sont gourds; les mains énormes, crevassées. Arc-boutés dans leurs doris (qui sont de frêles embarcations à fond plat), les pêcheurs rament vers le voilier. Trop heureux si la brume ne les isole pas, tout d'un coup, dans cette « purée de pois » qui est bien, avec la tempête, l'ennemie la plus implacable du Terre-neuva. Ah! combien de marins, combien de capitaines, pour parler comme le Hugo d'*Oceano Nox*, se sont perdus, fantômes impuissants, ballottés sur une mer d'ouate, prompte à toutes les traîtrises, à toutes les dérélitions!... Mais la morue est à bord du chalutier. Il faut la préparer. C'est-à-dire la dépouiller de ses entrailles (l'« ébréguer »), lui couper la tête (c'est la besogne des « deiblers »), lui enlever la colonne vertébrale (opération délicate et qui se dit « trancher »), l'« énocter » (c'est affaire des mousses qui, armés d'une cuiller de bois, vident les deux poches de sang du poisson). Et qui dira les mille et une peines de ce travail du « boëtage », qui consiste à amorcer les lignes, les lignes brouillées, enchevêtrées en un inextricable fagot?...

Tout cela, qui est son lot, le Terre-neuva l'accepte. Parce qu'il faut, au lendemain de la Grande Pêche, assurer le pain de la maisonnée. Hélas! la morue se vend mal. Et ce n'est point la moindre peine.

* * *

Et le P. Yvon?

Le P. Yvon s'est fait l'aumônier de tous ces pauvres gens. Sa paroisse, la plus vaste de France et même du monde, est une paroisse flottante. Elle s'étend sur des milles et des milles carrés. Les paroissiens ont tous un peu la tête de ce Simon-Pierre qui était, de son métier, pêcheur aux rives du lac de Tibériade. Bast! ce n'en sera que plus évangélique. Et, sur un navire qui porte ce nom : *Le Saint-Yves*, le capucin des houles gagne, à son tour, les bancs de pêche...

Le P. Yvon, le bon Samaritain, assure ainsi le service régulier de ce navire-hôpital qui est bien, pour reprendre sa propre expression, la Providence des marins de la Grande Pêche.

Cette mission d'assistance est, d'abord, une mission apostolique. Il est beau de voir le P. Yvon s'insurger contre ceux-là qui prétendraient amener le pavillon catholique qu'il s'honore, lui, de faire flotter à l'avant du *Saint-Yves*. Certes, il ne s'agit pas de faire, entre les Terre-neuvas, un tri : « Toi, tu seras secouru parce que tu vas à la messe; toi, le mécréant, on te laissera tomber ». Tous les hommes qui souffrent relèvent de la grande pitié de Jésus et de ses apôtres. Mais le capucin têtue a bien raison de dire que cet impératif de la compassion universelle, c'est encore la religion catholique qui lui donne toute sa portée, toute son extension.

Mais le P. Yvon n'est pas seulement celui qui entend en confession les blessés, les malades, qui apporte aux mourants les suprêmes secours, qui travaille de toute son énergie à dissiper les mauvais démons du cafard et de la solitude. Perdue sur l'Océan,

les Terre-neuvas ont besoin de distractions, de ce réconfort que procure la visite du vagemestre. Alors, le capucin se fait facteur. C'est lui qui, d'un chalutier à l'autre, fait la distribution des lettres, des photos, des paquets de vivres. Ah! ces nouvelles du pays! Comme elles sont les bienvenues!... Il semble que les cloches du pays d'Armor envoient leur message joyeux, par-dessus les mers, jusqu'au « carré » où s'alignent les couchettes toutes pareilles. Et les marins se montrent le portrait du « petit dernier » : il s'appelle Yvon, comme le Père capucin; il a de jolies fossettes : et sa maman lui a dit de sourire... Il faut répondre à ces tendres « habillardes ». Les pêcheurs d'Islande n'ont pas la plume de Loti. Qu'à cela ne tienne! Le P. Yvon est, à ses heures, écrivain public. Et il fait, sans barguigner, avec de bons clignements d'yeux et des malices tout plein sa barbe, il fait, le brave capucin-aumônier, le brouillon de ces lettres d'amour qu'une Bretonne au corsage brodé lira tout contre le lit clos. On chante aussi, sur les chalutiers. Des chansons de marins, qui ne dédaignent pas toujours la gaillardise. Le P. Yvon n'est pas bégueule. Il sait que le Bon Dieu a des trésors d'indulgence, dans son ciel « moins bleu », disait Botrel, « que les yeux de la Paimpolaise ». Et la T. S. F., sur le *Saint-Yves*, permet d'organiser, chaque jour, un concert et de signaler aux capitaines de la flottille les dépressions barométriques et les menaces de grain.

* * *

Le P. Yvon a fait, sur son petit navire-hôpital, deux croisières à Terre-Neuve. Et il a poussé jusqu'au Groenland, jusqu'aux approches de la mer glacée, sous les cieus hyperboréens. Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groenland, c'est, je le répète, un très véridique journal de bord. Le regretté commandant Charcot, qui a préfacé le volume, avoue qu'il l'a lu tout d'un trait. Vous ferez comme lui. Ceux qui n'ont pas eu le privilège d'entendre la conférence du P. Yvon voudront se donner la joie d'acheter son livre. Et cette joie sera — aussi — la joie qu'apporte la charité; car le P. Yvon consacre tout le produit de la vente en librairie à son œuvre d'apostolat.

On se sentirait diminué si, en face d'une telle œuvre et d'un tel gaillard (« Vous êtes un gaillard, Monsieur! » disait Goethe à Napoléon), on se laissait reprendre par les préoccupations du critique littéraire. Le P. Yvon, il faut l'accepter comme il est : d'un bloc, et si « nature »! Avec sa barbe frisottante, la bouche spirituelle, l'œil petit et vif, avec cette peau tannée par les coups de chien et les tonnerres de Brest, l'aumônier des Terre-neuvas défie le jugement du mesureur de cadences et du compteur de virgules. Au demeurant, ce livre de grand air, du grand large, propose à notre admiration de pathétiques tableaux. Le sentiment n'est jamais étalé. Mais il sourd de chaque évocation, de chacune des répliques de ces dialogues qui mettent aux prises, sur le pont poisson, l'aumônier et ses paroissiens.

Ne cherchez pas un littéraire : vous trouverez un homme. Un homme qui réhabilite joliment une génération qui en avait rudement besoin. Mais telle est la vertu de ces âmes conquérantes, telle est leur force de rayonnement que tout ce qui vit dans leur sillage participe de leur grandeur. Les Terre-neuvas sortent, eux aussi, ennoblis de cette confrontation avec leur dur destin. Les laboureurs de la mer méritaient bien la grande pitié, la chaude ferveur de celui qui s'est fait, pour les consoler, pêcheur d'hommes (1).

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

(1) *La Revue catholique des idées et des faits* expédie franco le livre du Père Yvon après versement à son compte chèque postal 48916 de la somme de 15 francs.

La théologie en veston

En tournée de conférences

Le message de saint Jérôme⁽¹⁾

Ainsi disparut de ce monde ce géant de la science sacrée et de la sainteté. Pour nous cependant, pour qui le passé chrétien n'est point, selon l'expression du cardinal Newman, un « passé vermoulu »; il demeure, malgré la distance et la rouille des siècles, étonnamment vivant. Il a pour nous un message.

« *Ignoratio Scripturarum, ignoratio Christi est* : Ignorer les Ecritures, c'est ignorer le Christ (2) », nous crie-t-il de son IV^e siècle. Et Dieu sait si, de nos jours, cette ignorance est grande. Pour les « hommes de peu de foi » que nous sommes, la Parole ne compte presque plus. Tout avant elle, tout plutôt qu'elle : telle est la formule de notre société laïcisée. Cette désaffection est désolante.

Les conséquences en sont pour ainsi dire tangibles et palpables. Ne vivant plus en contact avec le verbe inspiré, nous nous sommes faits, à notre insu, un Dieu à notre taille. Pareils aux juifs idolâtres, nous l'avons matérialisé, humanisé à l'excès, rapetissé aux dimensions mesquines de notre esprit, introduisant dans l'idée qu'il convient d'en avoir des distinctions injustifiées, parlant sans cesse par exemple de sa bonté et jamais de sa justice. Comme si les attributs de Dieu se pouvaient scinder! Comme si la crainte et l'amour ne resplendissaient point également dans le céleste miroir des Ecritures! La vérité, c'est que ce miroir, hélas! est démodé et n'est entre les mains de presque plus personne.

* * *

Ne voit-on pas même nombre d'esprits, ne manquant pas de par ailleurs de brillant, sous prétexte d'échapper à un genre qu'ils ont le mauvais goût de trouver suranné, sous prétexte de paraître modernes et d'avoir, comme on dit, un « style dégagé », éviter soigneusement de citer le texte sacré, lui préférant le témoignage de tel auteur à l'ordre du jour?

L'on emploie les mêmes mots, mais en les vidant de leur sens profond. *Adulterantes Scripturas...*, écrivait saint Jérôme des juifs. Une telle altération est pour ainsi dire constante parmi nous. C'est un des maux du siècle, et de l'Eglise, et non le moindre : l'on a en partie perdu la santé des idées et le sens de Dieu parce qu'on a relégué les Ecritures aux oubliettes. C'est le cas ou jamais de redire avec Jérémie : « Ils m'ont abandonné, moi, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau (3). » *Ignoratio Scripturarum, ignoratio Christi est*. Croyons-en Jérôme. Figurons-nous-en à son sens catholique. Voulons-nous avoir le Christ total, et non plus un Christ contrefait et mutilé? Lisons et relisons sans cesse les Ecritures.

Quant au sens mystique, que Jérôme et les Pères avec lui considèrent comme le rayon de miel des Ecritures, il n'est, pour beaucoup de doctes, qu'une vaine superfétation. A les entendre, les Pères, dans les écrits de qui il ruisselle, ne seraient pas autre

chose que d'habiles jongleurs jouant avec les textes, comme les enfants avec les osselets, ou encore de géniaux prestidigitateurs exécutant avec la parole sainte de véritables tours de force, et, faute d'en avoir assez pressé le sens littéral, étendant inutilement celui-ci de considérations oléagineuses et se perdant finalement dans de pieux verbiages.

Manière de voir funeste et dommageable s'il en fût, et, qui plus est, aussi anticatholique que possible. « L'interprétation mystique et l'orthodoxie tiendront bon ensemble ou tomberont ensemble, remarque le profond Newman. C'est presque une loi de l'histoire (1). » Elle se vérifie tout à fait dans le cas de Jérôme.

* * *

Jérôme nous prêche au surplus le culte des grandes vérités chrétiennes et des vertus ascétiques. L'on ne saurait oublier que c'est l'idée de l'enfer et la sainte frayeur qu'elle entraîne, frayeur que des esprits frivoles et légers voudraient faire passer pour janséniste, qui est, avec le souci de pleurer dans la solitude ses fautes de jeunesse, à l'origine de sa conversion. Et tout le christianisme de Jérôme est dans ce goût fort, seul capable de redonner aux âmes, avec la notion de l'altitude à franchir pour trouver Dieu, la nostalgie des hauteurs; dans ce goût fort qui repose d'une certaine mièvrerie bonne tout au plus à endormir les âmes et à les éloigner des voies de la vie.

Qu'on écoute plutôt quelques-unes de ses formules frappées en médailles :

« *Esse christianum grande est, non videri* : Ce qui est grand, c'est d'être chrétien, non de le paraître (2). »

« *Nudum Christum nudus sequere* : Suivez nu le Christ qui a été nu (3). »

« *Totum Deo dedit qui seipsum obtulit* : Il s'est donné tout entier à Dieu celui qui a offert sa propre personne (4). »

« *Facile contemnit omnia qui se semper cogitat esse moriturum* : Il méprise facilement toutes choses celui qui pense toujours qu'il doit mourir (5). »

Quel christianisme en tout cela! Quel culte de l'abnégation! Quelle santé spirituelle resplendissante! Quel enseignement pour notre siècle efféminé et si semblable par là-même au IV^e!

* * *

Jérôme enfin nous prêche l'amour de l'Eglise. C'est l'« homme romain » par excellence. Il a eu pour l'Eglise un amour que j'appellerai « viscéral ». Cet amour, il faut l'avoir ressenti par expérience pour savoir ce que c'est que de le porter dans le sang. Aucune conviction cérébrale, même fondée, n'en approche. C'est incomparable, et d'un tout autre ordre. Celui à qui l'amour de l'Eglise est ainsi connaturel n'hésite pas à batailler pour elle. En la défendant, c'est sa véritable mère qu'il a l'impression de défendre. D'où son entrain joyeux, d'où son enthousiasme à tout rompre. Il ne regarde pas aux quelques rides qu'elle peut présenter sur sa face humaine. C'est l'Eglise-vierge, pour parler comme Origène, qui, à proprement parler, l'attire, cette Eglise sans rides, elle, immaculée dans sa doctrine, toute radieuse et éclatante dans sa sainteté, à la façon de l'épouse du *Cantique*. *Nigra*, parfois peut-être, *sed formosa*, mais belle toujours quand même!

(1) *Essai sur le développement*, II^e part., chap. VII, art. 4.

(2) *Ep.*, LIX, 7.

(3) CXXXV, 20.

(4) LIII, 10.

(5) *Ibid.*

(1) Voir la *Revue* des 19 et 26 février, 5 et 12 mars.

(2) *In Isaiam*, Prol.; de même *Tract.*, de ps. LXXVII.

(3) Jérémie, II, 13.

Cet amour ardent, Jérôme l'avait sucé avec le lait. *Lacte catholico nutritus sum*, nous a-t-il dit. Il est sûr que ce lait lui avait admirablement profité. D'où sa haine de l'hérétique, haine tenace, irréductible, qu'il portera; on l'a vu, jusqu'au déclin de l'âge et même jusqu'au dernier souffle. Comme le pape Boniface lui avait notifié son avènement, il lui fait écrire par son secrétaire pour lui dire sa joie et l'assurer de son affection. Puis il trace ces lignes, les dernières, qui peuvent être considérées comme son testament spirituel : « De ma propre main, j'écris ceci pour votre béatitude. Que les hérétiques sentent que vous êtes hostile à leur perfidie! Qu'ils vous détestent; les catholiques vous en aimeront davantage. Exécutez et faites aboutir la sentence de vos prédécesseurs. Ne souffrez point qu'ils gardent le nom d'évêques ceux qui patronnent les hérétiques et frayent avec eux (1). » Le « lion de la polémique chrétienne » ne lâchera vraiment prise que terrassé par la mort.

* * *

Et ceci encore est sa gloire. C'est qu'en effet les devoirs de charité et l'exercice du don de force ne se contredisent nullement, comme on n'a, de nos jours, que trop de tendance à le croire. Notre-Seigneur, qui était pourtant la douceur même, n'a-t-il pas pris le fouet pour chasser les profanateurs du Temple? Ignore-t-on, d'autre part, le style polémique et incisif de l'Apôtre des nations, en certaines de ses épîtres? La plume, entre ses mains, ne se transforme-t-elle pas souvent en un glaive aigu?

François de Sales, réputé le plus doux des saints, tout en recommandant, quand on blâme le vice, d'épargner autant que possible « la personne en qui il est », n'en fait pas moins exception pour les pécheurs publics et les ennemis de Dieu et de l'Eglise. « J'excepte, entre tous, les ennemis déclarés de Dieu et de son Eglise; car ceux-là, il faut les décrier tant qu'on peut comme sont: les sectes des hérétiques et schismatiques, et les chefs d'icelles c'est charité de crier au loup, quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit (1). » L'on peut dire sans exagération que Jérôme a « crié au loup » toute sa vie.

* * *

C'est qu'il avait confiance qu'au milieu des contradictions des hommes et du conflit des idées, la « foi romaine » était la bouée de sauvetage, l'arche sainte du salut. « *Quisquis in Noe arca non Guerit, peribit regnante diluvio* : Quiconque, écrivait-il au pape Damase, du fond de son désert de Chalcis, ne se sera pas trouvé dans l'arche de Noé, périra quand viendra le déluge! » Dans le désarroi actuel et tandis que semblent monter les eaux d'un nouveau déluge, quelle âme vraiment catholique, je le demande, ne lui ferait écho?

D^r DENYS GORCE.
Docteur ès lettres.

(1) Ep., CCHII.

(2) Introduction à la vie dévote, III^e part., chap. XXIX.

(3) Ep., XV, 2.

VIENT DE PARAITRE
Chez Grasset :

DANIEL HALÉVY

La République des Ducs

Un volume in-16 double-couronne : 18 francs.

EDOUARD PEISSON

Le Courrier de la mer Blanche**LECTURES****Livres — Revues — Journaux****UNE REVOLUTION DANS LA PAIX**

On nous excusera de reparler encore du Portugal et du chef du gouvernement portugais, mais dans l'immense évolution qui entraîne l'Europe vers un nouvel ordre politique et social, l'expérience portugaise est peut-être la plus riche en leçons. Au recueil de la traduction française des discours politiques qu'il prononça de 1928 à 1936 (chez Flammarion, à Paris), M. Salazar vient d'écrire une préface dont nous détachons ces quatre extraits :

Aucun problème d'administration publique n'aurait pu être amorcé, ni aucune réforme sociale ou éthique entreprise dans les conditions politiques où le Portugal se trouvait en 1926. Nous vivions sous le régime de la Constitution républicaine de 1911, dont les modifications postérieures n'avaient su que renforcer le caractère parlementaire. Mais il est important de souligner ce qu'était en réalité ce régime politique et de signaler les défauts de cette constitution ainsi que du fonctionnement des institutions alors existantes.

En laissant de côté les nombreuses révolutions — qui éclatèrent au cours de la période s'étendant entre l'établissement de la République en octobre 1910 et le soulèvement de l'armée en mai 1926, — en ne tenant même pas compte de la perturbation de la vie publique provenant d'un état révolutionnaire endémique, voici quel était notre lot pendant ces années de république parlementaire : instabilité et faiblesse de la plus haute magistrature de l'Etat; instabilité et impuissance gouvernementale, du fait que les gouvernements étaient soumis à l'omnipotence constitutionnelle des Chambres qui ne pouvaient pas plus gouverner qu'elles ne laissaient gouverner. Derrière ces Chambres, ou plutôt presque toujours au-dessus d'elles, siégeaient les nombreux partis politiques et leurs comités directeurs, s'appuyant sur une masse électorale que maniaient des chefs locaux — importants, intéressés et sans idéalisme, source suprême, finalement, des pouvoirs de l'Etat. Dans ces conditions, il est bien difficile de soutenir que nous ayons eu quelquefois des élections libres, et que lors des consultations électorales les électeurs aient été à même de comprendre sur quoi ils devaient se prononcer.

Loin de moi la pensée qu'il n'y a pas eu, dans les partis ou hors des partis, des hommes d'une haute valeur morale ou intellectuelle, animés du désir d'être utile à la nation; je veux dire simplement que les institutions politiques et les conditions de la vie politique au Portugal devaient fatalement annihiler tous les efforts.

D'où la nécessité pour permettre l'action d'un gouvernement quelconque, d'une solution politique, même provisoire. Cette solution fut la *Dictature Nationale* établie sans coup férir par l'armée, le 28 mai 1926. Cette dictature a précédé — et c'était de toute logique politique — l'œuvre de réorganisation à entreprendre dans les différents domaines, à commencer par le financier, et voici en quoi elle a consisté : fermeture et dissolution des Chambres, dissolution des partis, institution d'un gouvernement fort et indépendant, plus quelques restrictions nécessaires touchant la liberté de la presse et de réunion. L'expérience passée avait démontré que lâcher la bride aux anciens partis, c'était leur permettre de corrompre l'opinion publique et d'entraver toute action efficace grâce à leurs partisans et aux fonctionnaires à leur dévotion. Mais on ne vit ni révocation de fonctionnaires, ni emprisonnements, ni déportations, ni aucune de ces restrictions violentes, de ces persécutions qui empêchent le travail pacifique ou restreignent la liberté individuelle — le domaine politique étant naturellement exclu — des vaincus de la veille. La révolution, essentiellement nationale, a fait appel à la bonne volonté de tous les Portugais. Dans le nouvel ordre politique il était devenu possible de travailler, et l'on commença par la *réforme financière*, pour des motifs que nous allons exposer.

* * *

Malgré tout ce qui a été réalisé en matière financière au cours de ces dernières années, il ne me semble pas, à moi ministre des Finances, que l'on puisse parler là d'une œuvre remarquable par sa nouveauté ou par ses principes de base. La réforme financière entreprise au Portugal est bien moins originale et bien moins révolutionnaire que certaines tentatives faites ailleurs de nos jours. L'unique caractéristique de cette œuvre en est son classicisme. Elle constitue cependant une victoire de grande portée et un véritable travail d'Hercule.

Dire que, malgré la crise qui a dévasté le monde, notre budget est équilibré depuis huit ans et que ces sept années de gestion se sont clôturées par d'importants soldes créditeurs, c'est se vanter d'une chose presque ridicule, tant il devrait toujours en être ainsi. Il est vrai que notre histoire administrative révèle un déséquilibre si constant que, au cours de tout un siècle, on aurait bien du mal à découvrir trois années de comptes sains. Le déficit était une institution chronique et par cela même très difficile à déraciner.

Il ne servirait de rien de réorganiser les finances publiques, si l'on délaissait l'économie générale, où elles viennent s'alimenter. Voici quelques-uns des principes fondamentaux de notre reconstitution économique.

L'Etat nouveau portugais collabore avec les particuliers à la reconstitution économique du pays. Mais on doit avant tout souligner qu'il considère comme erronée la tendance moderne qui est d'élargir sans limites l'intervention de l'Etat. On n'ignore pas que les conditions économiques spéciales à notre époque et surtout la politique de quelques Etats, réagissant sur nous, nous obligent à intervenir plus largement même que nous ne l'aurions désiré; néanmoins, d'après nous, quand l'Etat se substitue aux particuliers, il étouffe la force créatrice de toute initiative privée, et de là ne peuvent résulter que des inconvénients.

Il y a un certain nombre d'attributions et de charges qui incombent à l'Etat de par sa propre constitution et, en fait, il arrive que l'Etat doive se substituer aux particuliers dépourvus de capacité financière, de valeur technique ou encore d'une autorité suffisante. Le champ est d'autant plus vaste, ici, qu'on avait plus négligé les intérêts les plus pressants de l'économie nationale. La réforme financière a procuré les éléments indispensables et c'est surtout depuis sept ans que l'on travaille activement. Nous sommes en train de réaliser la *première partie du plan d'ensemble* qui doit être exécuté en quinze ans : défense terrestre, aérienne et navale, routes, chemins de fer, ports, hydraulique agricole, réseau électrique national, télégraphes et téléphones, communications et crédits coloniaux, installations des services publics et des écoles. A la fin de ce délai, si nous ne nous écartons pas du sentier tracé, le pays aura changé de mine et l'Etat pourra se vanter d'avoir sérieusement contribué à la reconstitution économique de la nation. Mais il n'y a pas que les conditions matérielles du travail.

Il n'existe pas dans le monde d'aujourd'hui un seul pays qui puisse se dire libre-échangiste; toutefois, le nôtre figure parmi ceux dont le protectionnisme est le plus modéré. Nous tenons pour une grave erreur le protectionnisme à outrance, que nous voyons se développer partout en faisant table rase des conditions naturelles d'existence des peuples et en déformant, au préjudice de l'humanité, le caractère particulier des diverses économies nationales. Au lieu de résoudre les problèmes de l'heure, la création d'économies autarchiques, à laquelle procèdent la plupart des nations — soit comme réaction contre d'autres autarchies, soit dans le dessein d'organiser leur défense militaire — ne servira qu'à poser d'autres problèmes dans l'avenir. Dans ces conjonctures difficiles, nous résistons le plus que nous pouvons aux restrictions, tarifs de douane, contingentements, limitation du commerce des devises et nous constituons ainsi, avec quelques autres pays, une des rares parties du globe où soit respectée la liberté de l'importation, de l'exportation et du commerce des devises.

L'Etat nouveau portugais a-t-il une politique idéologique, c'est-à-dire admet-il la vérité d'une certaine doctrine et en prend-il la défense? Je réponds nettement que oui, dans la certitude que seul le prétendu Etat libéral pourrait adopter une attitude contraire. Or, le libéralisme dans le sens absolu du mot n'existe pas et n'a jamais existé : au point de vue philosophique c'est un contre-sens et dans l'ordre politique, un mensonge.

L'Etat est par lui-même, et quelle qu'en soit la forme, une construction politique dérivée d'un système de concepts fondamentaux : concept et valeur de la nation, concept de la personne humaine et de ses droits, fins de l'homme, prérogatives et limites de l'autorité. De là découle logiquement tout le reste. Et comme il est de l'essence même du pouvoir de chercher à se maintenir, il y aura toujours un nombre plus ou moins grand de principes que le pouvoir ne laissera pas discuter, c'est-à-dire au sujet desquels la liberté n'existe pas. Aucune négation ne vaut contre ce fait.

Si l'Etat est une doctrine en action, il ne serait pas logique qu'il se désintéressât de sa propre idéologie : il a, au contraire, l'obligation de la défendre et de la propager, en vue de sa propre consolidation. Si l'Etat se considère, sur certains points, comme le détenteur de la vérité, sa neutralité serait inconcevable. L'indifférence à propos d'un principe équivaut en effet à la négation de ce principe et, bien souvent, le silence pèse autant que l'erreur.

Mais certaines personnes penseront que cette thèse entrave le progrès de la science et la liberté de l'éducation. Voilà pourquoi nous devons éclairer la position que nous avons prise.

Pour ce qui est du progrès de la science, les principes fondamentaux qui constituent l'idéologie de l'Etat nouveau ne sont pas et ne prétendent pas être un traité de droit politique. Ils ne traduisent pas ce qui est, mais ce qui doit être, et ce qui doit être échappe à la science.

En second lieu l'Etat n'est pas, au Portugal, l'éducateur par excellence; la fonction éducative est avant tout du ressort de la famille, avec laquelle l'Etat collabore, ne s'y substituant qu'en cas d'inexistence ou d'incapacité. En fait d'éducation, la liberté existe donc et elle est respectée — sous réserve de l'obéissance à une demi-douzaine de principes fondamentaux, formulée d'ailleurs en faveur de la famille elle-même et de la communauté à laquelle celle-ci est liée. Ceci posé, il serait ridicule que l'Etat craignît d'enseigner sa doctrine aux nouvelles générations et reconnût le droit d'enseigner des principes opposés aux fonctionnaires de l'enseignement, que les familles ne choisissent pas, mais qu'elles sont obligées d'accepter. Au nom de quoi auraient-ils ce droit?

A cet égard, du reste, nous ne demandons pas grand-chose : notion et sens de la patrie et de la solidarité nationale; famille — cellule sociale par excellence; autorité et hiérarchie; valeur spirituelle de la vie et du respect dû à la personne humaine; obligation du travail; supériorité de la vertu; caractère sacré des sentiments religieux — voilà l'essentiel pour la formation mentale et morale du citoyen de l'Etat nouveau. Nous sommes donc contre tous les internationalismes, contre le communisme, contre le socialisme, contre le syndicalisme libertaire, contre tout ce qui diminue, divise, dissout la famille, contre la lutte des classes, contre les sans-patrie et les sans-Dieu, contre l'esclavage du travail, contre la conception purement matérialiste de la vie, contre la force comme origine du droit. Nous sommes contre toutes les grandes hérésies de notre temps, d'autant plus que nous n'avons jamais eu la preuve qu'il existât un seul endroit au monde où la liberté de propager de pareilles hérésies eût été une source de biens; cette liberté, quand on l'accorde aux barbares des temps modernes ne sert qu'à miner les fondements de notre civilisation.

Cependant si, par politique de l'esprit, on entend la défense des valeurs spirituelles contre la vague croissante du matérialisme, nous déclarons que nous sommes partisans de cette politique. Nous pensons que les nations sont en train de gaspiller leur patrimoine moral et d'échanger contre « un plat de lentilles » le grand héritage spirituel que les siècles leur ont légué.

L'unité morale et religieuse n'existe malheureusement plus nulle part, mais chaque nation possède encore une réserve de sentiments dont on devrait exalter la noblesse pour ne pas la laisser se perdre. L'élite qui détient ces sentiments diminuera chaque jour davantage dans la folie de notre temps, où la soif des jouissances matérielles et la dissolution des mœurs ont corrompu la richesse et ses sources, le travail et ses applications, la famille et sa valeur sociale.

Si le monde ne connaît pas une longue période d'idéalisme, de spiritualisme, de vertus civiques et morales, il ne me semble pas qu'il sera possible de surmonter les difficultés de notre temps.

Nous sommes anti-parlementaires, anti-démocrates, anti-libéraux et nous voulons constituer un Etat corporatif. De telles affirmations sont capables de faire trembler certains peuples — voire même de causer de l'horreur à quelques-uns — plus habitués

à corriger par les vertus de leur formation sociale les défauts de leur système politique, qu'à envisager les dommages causés par ces mêmes institutions dans les pays qui ont une formation différente. Mais, sincèrement, il n'y a pas là de quoi frémir; en fin de compte, nous sommes à la recherche des mêmes objectifs qu'eux, mais par la voie des procédés qui s'adaptent le mieux à notre manière d'être. Nous désirons que le plus grand mérite de nos institutions soit de porter la marque de leur origine portugaise.

Une des grandes erreurs du XIX^e siècle fut de considérer que le parlementarisme anglais, la démocratie anglaise constituaient un régime capable de s'adapter à tous les peuples européens. Voici quel en fut le résultat : la démocratie parlementaire a abouti partout à l'instabilité et au désordre ou bien elle s'est transformée en une sorte de domination absolue des partis sur la vraie nation, sauf, peut-être, en Suisse et dans quelques pays du Nord, où les conditions spéciales de la vie et de l'histoire ont permis aux institutions démocratiques de s'acclimater et de fonctionner. Des gouvernements dictatoriaux ne manquèrent pas de surgir ici et là quand le mal était devenu insupportable; ils rétablissaient l'ordre, réorganisaient la vie, réparaient les dommages, et puis tout était à recommencer.

En général les démocraties du continent n'ont pas fait pour le peuple ce que des régimes non démocratiques auraient pu accomplir, et il n'est pas vrai que les régimes qualifiés de libéraux aient réellement sauvegardé les libertés publiques. Nous, nous sommes anti-libéraux, parce que nous voulons garantir ces libertés, tandis que le libéralisme nous a privés de quelques-unes de celles que nous possédions et s'est montré incapable de nous assurer celles que nous eussions pu obtenir. Nous sommes anti-démocrates, parce que notre démocratie, qui s'appuyait en apparence sur le peuple et prétendait le représenter, en arrivait à ne se souvenir du peuple qu'au moment des élections; tandis que nous, nous voulons élever le peuple, l'éduquer, le protéger, l'arracher à l'esclavage de la ploutocratie. D'autre part, s'imaginer, comme on le fait souvent, que les libertés publiques sont liées à la démocratie et au parlementarisme, c'est ne pas tenir compte des réalités les plus évidentes de la vie politique et sociale de tous les temps.

Que le souci du peuple nous tienne aux entrailles et que nous soyons les défenseurs de son ascension continue dans l'ordre matériel et moral, n'implique nullement, pour nous, le besoin de croire que dans la masse se trouve l'origine du pouvoir, et que le gouvernement peut être l'œuvre de la multitude et non d'une élite à laquelle incombe le devoir de diriger la collectivité et de se sacrifier pour elle. Vouloir garantir les libertés réputées essentielles à la vie sociale et à la dignité humaine elle-même, n'implique pas l'obligation de considérer la liberté comme l'élément sur lequel doit s'élever toute la construction politique. Le libéralisme a fini par tomber dans le sophisme suivant : *il n'y a pas de liberté contre la liberté*. Mais, en harmonie avec l'essence de l'homme et les réalités de la vie, nous, nous dirons : *c'est seulement contre l'intérêt commun que la liberté n'existe pas*.

On comprend aisément la surprise de l'observateur étranger devant quelques-unes de nos lois et de nos institutions qui nient la légitimité de certaines prérogatives nuisibles, au lieu de se contenter, comme c'est l'habitude, de formuler des sanctions, toujours faciles à éluder, contre les abus ou les fautes. C'est que nous n'oublions pas que l'efficacité des mesures préventives ou répressives, et l'utilité de leur emploi pour gouverner dépendent de la formation sociale des peuples, de leur culture et de leur manière d'être. Des mesures qui seraient inutiles en des pays de formation individualiste comme l'Angleterre deviennent indispensables quand il s'agit de peuples « communautaires » en désagrégation comme le nôtre. Si nous voulons faire œuvre utile, nous devons croire à l'action éducative des institutions politiques sur l'homme et espérer qu'elles pourront l'amender, en lui refusant la satisfaction de certains vices qu'il porte en lui.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 25 mars de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

CAISSE GÉNÉRALE DE REPORTS ET DE DÉPÔTS (Société Anonyme)

Rapport du Conseil d'Administration

MESSIEURS,

Nous avons l'honneur de soumettre à votre approbation le bilan de l'exercice 1936.

Les bénéfices se sont élevés à la somme de fr. 56,922,023.12. Déduction faite des intérêts des dépôts, des frais généraux, des amortissements et des charges diverses, il reste un solde disponible de fr. 16,113,324.73.

Nous vous proposons la distribution d'un dividende de 5 % qui représente par action 125 francs brut, correspondant à fr. 94.75 net.

Les résultats de l'exercice 1936 ont été influencés par le bas prix du loyer de l'argent et l'improductivité des disponibilités très importantes que nous avons conservées pendant toute l'année.

Le taux d'escompte de la Banque Nationale est resté fixé à 2 %; le taux d'escompte hors banque a varié de 1.50 % à 7/8 %.

Le taux moyen de l'intérêt bonifié à nos comptes de quinzaine a été de 1,44 % contre 1.73 % en 1935 et 2.06 % en 1934.

Notre Etablissement a participé au syndicat de prise ferme des bons de caisse Ville de Bruxelles 4 %, de bons de caisse Ville de Gand 4 % et de l'Emprunt 4 % Compagnie Intercommunale Bruxelloise des Eaux.

Au cours de cet exercice, nous avons eu à déplorer la perte du baron Georges Leclercq. Nommé commissaire de la Caisse de Reports en 1913, il avait été appelé à siéger au sein du Conseil d'Administration depuis 1922. Sa vive intelligence, la sûreté et la promptitude de son jugement, empreint d'une longue expérience, apportaient à notre Société un concours inestimable. Nous sommes certains d'être vos interprètes en rendant à sa mémoire un suprême hommage.

En raison des incompatibilités inscrites dans l'arrêté royal du 9 juillet 1935, le vicomte van de Vyvere, commissaire, puis administrateur de notre Banque depuis de longues années, a résigné son mandat le 28 avril 1936. Nous regrettons d'être privés d'un collègue aussi dévoué et lui exprimons toute notre gratitude pour les services nombreux qu'il a rendus à notre Société.

Les mandats de M. Charles Fabri, administrateur, et de M. Camille Lanscotte, commissaire-reviseur, prennent fin. Ces messieurs sont rééligibles.

Vous aurez à procéder à la nomination de deux administrateurs en remplacement de MM. le baron Leclercq et le vicomte van de Vyvere.

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS, HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.

LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

LA COLLECTION
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Gappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ie} C^{ie} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries-JUMET

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

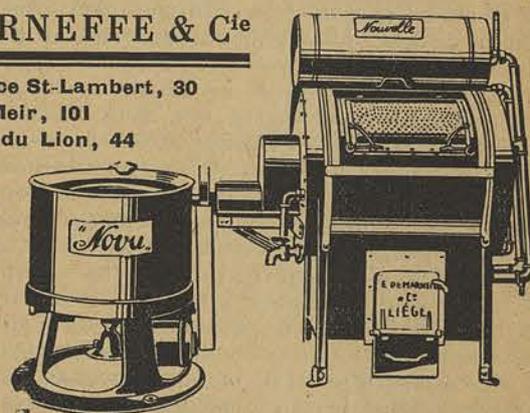
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Franco mis en
marche
toute la Belgique

Facilité paiement.



VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO

GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E^{te} GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix
Prix les plus bas
Qualité garantie

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télegr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couvents et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS

16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**

de **MARCHIENNE**

Tél. 10091 - 10092

CARBONES :: RUBANS
POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J. Delhaize, Bruxelles

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télegr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Pour vos

laines à tricoter
 fils de laine
tissus de laine
draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES
ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS
LAYETTE MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

TOOTAL REGD.
a le plaisir
de vous annoncer
la nouvelle
collection de
TOBRALCO REGD.
pour 1937

*Le nouveau prix sera
de fr. 19⁵⁰ le mètre
en 91/92 cm.*

TOOTAL - 18 AV. DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Tolles d'emballage. — Tolles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soleries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kreffe*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme
Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.
Téléphones : 712.49, 753.00.
Registre de commerce d'Anvers n° 726.
Adresse télégraphique : Caffehaes.
Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ



Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.
(Demandez prix-courant.) *Namur*

BONBONS
NAPOLÉON
24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS
Du bon et pas cher
Demandez prix S.V.P.

CHICOREES BOSSUT
Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)
PONT-A-CHIN près Tournai
Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale
Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

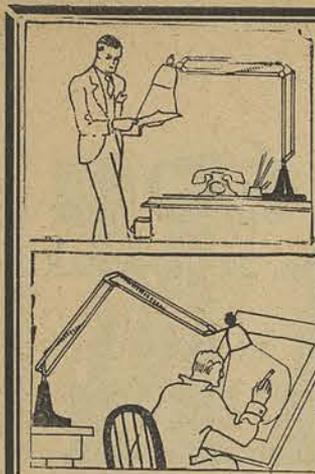
Bonbons **LE VAINQUEUR**
Maison Louis FRANCK
Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68
Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68
LIÈGE
Maison vendant exclu-
sivement en gros
Spécialité NOUGAT

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux
The Continental
Bodega Company
Demandez notre Prix courant général (gros-détail)
Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES**
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)
Spécialité de vins de messe et de dessert
Dépositaire :
Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 C. Ohèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN
Société Anonyme
Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES
VINS FINS
Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles
Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire
Le Balcon, BINCHE
VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe
CHAMPAGNES
Stocks très importants de vins vieux en bouteilles



La Lampe TERRY

« ANGLEPOISE »

d'une conception merveilleuse,
rendra

UN SERVICE INESTIMABLE

aux
Industriels, Médecins, Dentistes,
Artistes, Dessinateurs, Pédicures,
Écrivains, Lecteurs, etc.

Catalogue détaillé sur demande

Agent général pour la Belgique :

H. J. BOVENS

59, Rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

603

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880



Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44
BORGERHOUT

Téléphone : 502.17

Dépôt

MARCHÉ ST-JACQUES, 94
ANVERS

Téléphone : 318.64

Demandez notre Prix courant

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

À quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.



L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

DENTYL

DENTIFRICE DÉLICIEUX

Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube. fr. 4.50
En savon : la boîte aluminium fr. 4.50
La boîte carton (rechange) fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS

14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

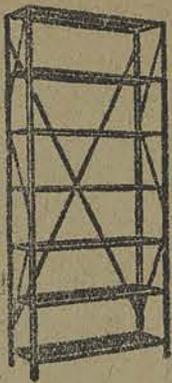
Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques



Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

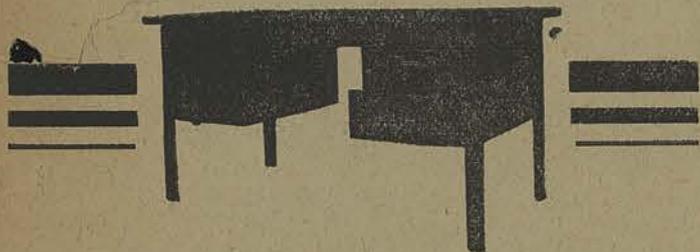
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

630.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 3 7045 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

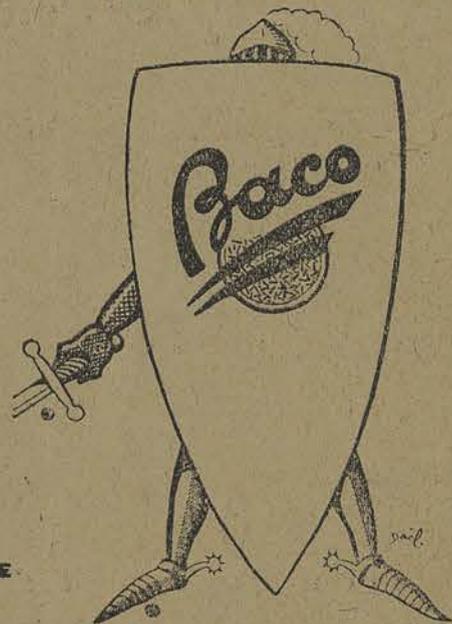
4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régle autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

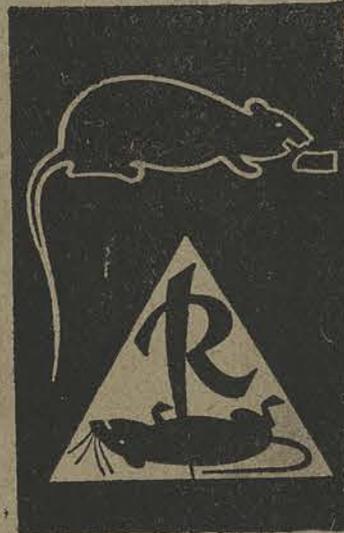
Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimi-

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
Soc. An. Des

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES 761. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERREY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc

SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac

EXCLUSIVITES : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek."

OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship "Prince Baudouin"
vous émerveillera.